

- III. Entretien avec Véronique Ovaldé
IV. Saïd Akl: «La langue arabe est vouée à la mort!»
V. Une rentrée littéraire prolifique au Liban



معرض بيروت
للكتاب العربي الدولي



- VI. Pour les nazis, l'avenir était à l'Est
VII. Rencontre avec Pierre Bayard
VIII. Portrait hommage à Leonard Cohen

Édito Fin de cycle

L'année 2016 qui s'achève nous inspire soulagement, déception et espoir:

Soulagement de savoir révolue une année terrible qui a connu la disparition d'une cinquantaine de personnalités de premier plan, notamment dans les domaines de la chanson (Leonard Cohen, David Bowie...) et de la littérature (Michel Butor, Michel Déon, Michel Tournier, Umberto Eco, Edmonde Charles-Roux, Yves Bonnefoy...).

Déception de constater que le gouvernement actuel n'est pas à la hauteur de nos attentes, à cause des faux calculs des uns et de la lâcheté des autres, et a scellé la soumission du pays à l'axe syro-iranien – soumission qui risque de s'aggraver lors des prochaines législatives en raison de la maladresse des héritiers du défunt 14 Mars. Déception également de voir que la presse libanaise est à l'article de la mort: *As-Safir* ferme ses portes, *An-Nabar* licencie des dizaines d'employés et *Al-Moustaqbal* tarde à payer les salaires. Cette situation n'est pas seulement due à la désaffection pour le support papier, ni au recul des recettes publicitaires, elle est également causée par les dissensions familiales et par la mauvaise gestion de certains journaux jusque-là habitués à vivre aux crochets de personnalités politiques ou de puissances régionales. Du coup, des centaines de journalistes chevronnés se retrouvent à la rue. Si l'État libanais n'était pas aux abonnés absents, il aurait déjà mis en application le plan de l'ancien ministre Ramzi Jreige destiné à sauver le secteur. Mais d'autres chantiers semblent prioritaires: les nominations, la loi électorale et le découpage du fromage pétrolier par exemple, sujets récurrents qui vont nous occuper dans les mois à venir et nous détourner de la crise économique qui étouffe le pays.

Espoir, enfin, car l'année 2017 peut difficilement être pire que l'année 2016 où la camarade a été particulièrement boulimique et où notre classe politique a battu des records d'incompétence. Si l'explosion dans la discothèque d'Istanbul, quelques minutes seulement après le passage de relais, a meurtri aussi bien le Liban que la Turquie, elle ne doit pas nous abattre pour autant. Pour vaincre les forces du mal, deux armes: la rage de vivre et l'unité.

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de
L'Orient Littéraire
sont disponibles en
coffrets. Pour toute
commande, contactez
le 01-384003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale: HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR
Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, GÉRARD BEJANI, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KATIA GHOSN, WILLIAM IRIGOYEN, ANTHONY KARAM, HENRY LAURENS, YOUSSEF MOUAWAD, JOSYANE SAVIGNEAU, GUY SAVOY.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec
la librairie Antoine.

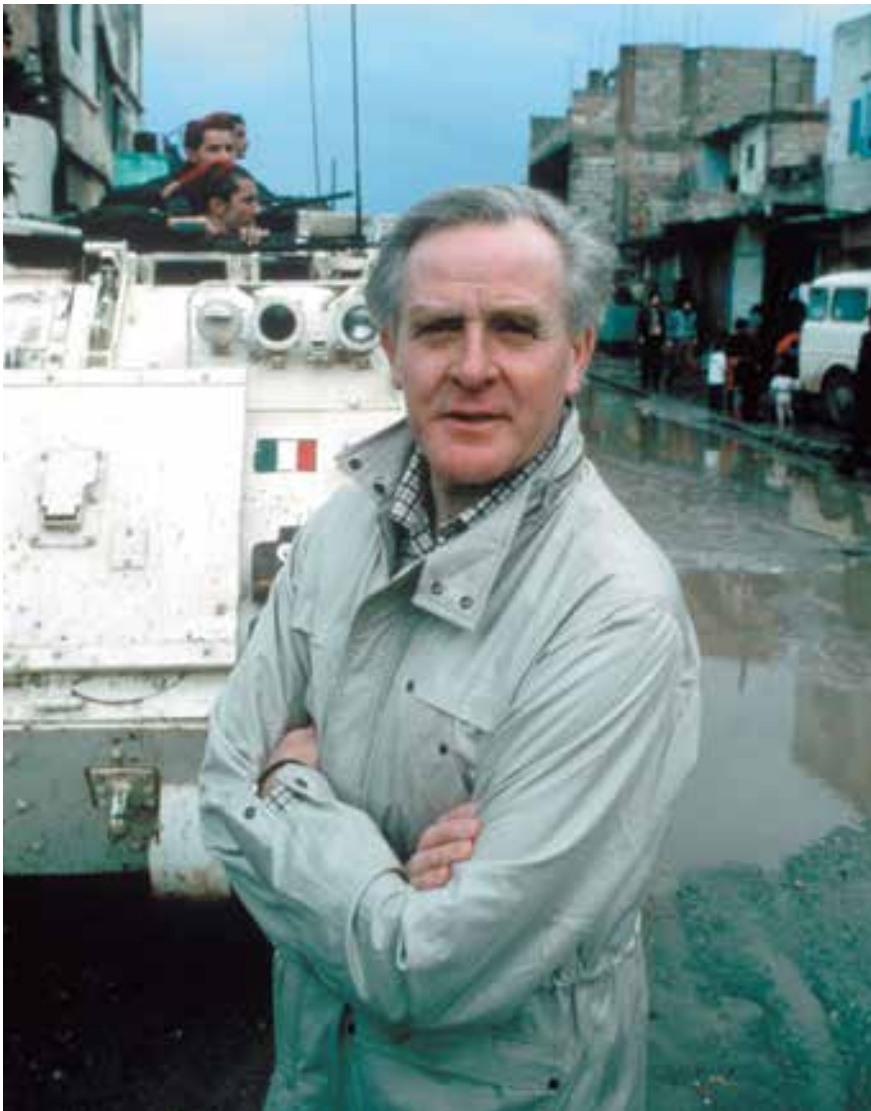
www.lorientlitteraire.com

John Le Carré: Les eaux mêlées de la littérature et de l'espionnage

À l'instar du M. Arkadin d'Orson Welles, David Cornwell, alias John Le Carré, envoie des détectives fouiller dans son passé et celui des siens. «*Je suis un menteur, leur expliquai-je. Né dans le mensonge, éduqué dans le mensonge, formé au mensonge par un Service dont c'est la raison d'être, rompu au mensonge par mon métier d'écrivain. En tant qu'auteur de fiction, j'invente des versions de moi-même, jamais la vérité vraie, si tant est qu'elle existe.*» Ce texte figure dans l'un des derniers chapitres du livre *Le Tunnel aux pigeons* consacré à la vie de l'auteur, et où il nous a avertis d'emblée que sur certaines questions intimes, il ne veut jamais écrire. N'est-il pas donc légitime de se demander si le cours des événements rapportés est une longue mystification ou une opération d'exfiltration littéraire?

Comment sortir du paradoxe du menteur? Ce qui plaide pour l'opposé des aveux précédents pris dans leur globalité, c'est la distance mise entre l'écrivain et les événements, le regard critique et digne posé sur les hommes, l'humour dont il est fait preuve à l'égard de soi. C'est aussi et surtout la hauteur morale et politique à laquelle Le Carré ne cesse de s'élever dans ses récits et analyses et qui s'est manifestée, de plus en plus, dans ses romans. Des angles ont pu être arrondis ou exagérés, des ajouts et des manques figurer, une vision singulière parfois se donner libre cours, le témoignage n'en reste pas moins probe et probant. L'auteur a évidemment veillé à produire une œuvre attachante et celle-ci n'en a pas moins ses exigences. «*L'espionnage et la littérature marchent de pair. Tous deux exigent un œil prompt à repérer le potentiel transgressif des hommes et les multiples routes qui mènent à la trahison.*» En deçà des activités adultes, «*la tromperie et l'esquive*» sont déjà dans l'enfance comme «*armes*», en tout cas le furent dans la sienne. En filigrane de l'autobiographie, on trouve un art poétique ou l'inverse.

David Cornwell naît en 1931. À 25 ans, il fait partie du MI5, le service intérieur du renseignement britannique dont la principale activité est, au milieu des années 1950, d'espionner un parti communiste sur le déclin et d'en «*cimenter*»



John Le Carré à Beyrouth en 1983, photographié par Don McCullin

les membres par ses informateurs, écrit-il ironiquement. Il reconnaît avoir eu en les supérieurs du Five les plus exigeants et les plus pertinents des éditeurs avec en marge de ses rapports: «*redondant*», «*supprimer*», «*justifier*», «*sens?*»... En 1961, il passe au MI6 (renseignements extérieurs), où sont démasqués, l'année même, George Blake (des centaines d'agents trahis et d'opérations grillées avant leur lancement) puis peu après Kim Philby, espion russe depuis 1937, et ancien patron du contre-espionnage du Service. Nommé diplomate à Bonn, capitale de l'Allemagne fédérale et y passant trois ans à sillonner le pays tout entier, il est sévère pour les années Adenauer (1949-1963) qui ont laissé les survivants plus ou moins impliqués dans la politique hitlérienne

dans les postes de l'administration et du renseignement, mais avoue que ses prédictions pour un virage plus à droite de la RFA ont été démentis. Les Allemands auront connu, en une même génération, le nazisme et le communisme.

En 1963, son roman *L'Espion qui venait du froid* signé John Le Carré le propulse sur le devant de la scène. Il devient un «*transfuge littéraire*» sur les pas de Graham Greene qu'il admire et respecte et qui, dans ses «*vaines*» tentatives pour conjuguer communisme et catholicisme, fut toujours loyal à son ami Philby. Quand votre mission dans la vie est de gagner des traitres à votre cause, vous ne pouvez vous plaindre quand votre ami a été recruté, affirme l'auteur. Les agences de renseignement

devraient-elles se réjouir des déserteurs qui auraient été traitres s'ils n'avaient pas écrit? Pour Le Carré, la mission est de «*sonder l'âme d'une nation*» à travers ses services secrets.

Le Service lui en voulut de décrire ses agents dans *L'Espion* comme des brutes, des assassins et des incompetents. Mais il s'en trouva un haut gradé pour qualifier l'opération mise en marche dans le roman «*de la seule... d'agent double qui ait jamais marché*». Rendant visite au siège du renseignement en Bavière 10 ans après la réunification de l'Allemagne, Le Carré note que tous les services d'espionnage se créent une mythologie mais que les Britanniques demeurent champions en la matière.

Le Tunnel aux pigeons est principalement tissé d'anecdotes suaves, bien choisies, ancrées dans leurs contextes, narrées avec humour et commentées avec bon sens, hauteur, sobriété et finesse. Elles jettent des lumières sur les divers milieux et les diverses personnalités fréquentées ou simplement croisés. Le diplomate, l'espion, l'écrivain, l'auteur porté au cinéma, l'enfant, le fils, le collégien produisent tous leurs souvenirs. Le Beyrouth du début des années 1980 a droit à 4 chapitres et l'on assiste à un nouvel an avec Arafat et à une nuit pittoresque à l'hôtel Commodore. Le «*sublime et imprévisible*» Richard Burton, le «*vaillant et amer*» Martin Ritt, Alec Guinness avec ses fines observations et «*sa franche camaraderie*», Stanley Kubrick et ses manies font l'objet d'esquisses judicieuses. Les personnes, institutions, agglomérations du vaste monde, là où le romancier a puisé ses héros et ses atmosphères, sont montrées. Parmi les anecdotes les plus amusantes, celle où le prestigieux auteur est invité par les grands de la politique pour impressionner et où il découvre

«L'espionnage et la littérature marchent de pair. Tous deux exigent un œil prompt à repérer le potentiel transgressif des hommes et les multiples routes qui mènent à la trahison.»

qu'il n'est ni repéré ni connu; celle aussi où le journaliste qui l'interroge ne l'a pas lu ou le considère comme un écrivain de second ordre, mais tient à son avis sur son premier tapuscrit.

Les histoires ne sont pas relatées dans l'ordre chronologique, mais la narration séduite, par sa séduction, une maestria somptueuse. Le portrait du père, fictionnel dans *Un Pur espion* (1986), est gardé pour la fin. «*Un escroc de haut vol doué du terrible don d'inspirer l'amour aux hommes comme aux femmes.*» Là est peut-être la clé de la vie et de l'œuvre, s'il en est une.

FARÈS SASSINE

LE TUNNEL AUX PIGEONS, HISTOIRES DE MA VIE de John Le Carré, traduit de l'anglais par Isabelle Perrin, Seuil, 2016, 368 p.

EXTRAIT

«J'effectuai plusieurs voyages à Beyrouth et au Sud-Liban cette année-là, en partie pour mon roman, en partie pour le film de triste mémoire qui en fut tiré. Dans mon souvenir, ils forment une unique chaîne interrompue d'expériences surréalistes. Pour les pleutres, Beyrouth fournissait de la peur vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'on soit en train de dîner sur la Corniche au son de la mitraille ou d'écouter attentivement un adolescent palestinien dont la kalachnikov est braquée sur votre tête vous expliquer qu'il rêve d'entrer à l'université de La Havane pour étudier les relations internationales, et pourriez-vous lui donner un coup de main?»

Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul

Un Noël pas comme les autres

Elle y tenait tellement que l'on ne pouvait déceimment pas le lui refuser. On avait beau lui objecter que la veille encore, on était ensemble pour le réveillon de Noël, que l'on s'était déjà bruyamment congratulé, embrassé, échangé des vœux de joyeux Noël, que l'on s'était exclamé sur les beaux cadeaux dont on rêvait justement, rien n'y faisait.

Alors, on réveillait les garçons endormis et grognons qui avaient passé le post-réveillon de Noël dans les pubs branchés de la ville à absorber coup sur coup de nombreux shots. On les conjurait de s'habiller

correctement. Et on y allait, munis de la bûche traditionnelle aux marrons.

Elle nous guettait de sa fenêtre, déjà vêtue de son beau tailleur des jours de fête, coiffée, parfumée et pomponnée comme il sied à une dame-comme-il-faut qui reçoit chez elle un jour de Noël. Le sapin avec ses guirlandes surannées était à sa place habituelle, ainsi que la crèche au Petit Jésus rose qui émerveillait notre enfance.

Malgré son âge avancé, elle tenait à

D.R.



nous servir elle-même, de ses mains qui tremblaient légèrement, des liqueurs ambrées accompagnées de dragées exclusivement aux amandes, plus raffinées, professait-elle, que celles au chocolat.

Comme si on ne s'était pas vus depuis des mois, elle faisait la conversation à son gendre, l'interrogeant sur la «*situation*», partant du principe, un peu désuet, que les messieurs aiment bien parler politique et problèmes internationaux graves.

Puis, tour à tour, elle s'enquerrait du travail des garçons et des «*jeunes filles*» – comme elle le disait joliment – avec lesquelles ils sortaient et si «*c'était sérieux*».

On la quittait sur de gros bisous et la promesse, un peu hâtive, de passer la voir plus souvent l'année prochaine.

Ce 25 décembre là, la maison est vide. Il y fait froid. On a roulé les tapis et décroché les tableaux. Les dragées et les liqueurs rangées sagement sur le buffet semblent abandonnées.

Cette année, on n'aura pas à supplier les garçons d'y aller.

En librairie



www.lorientdeslivres.com

Le point de vue de Josyane Savigneau

Hommage à Michel Déon

Michel Déon a longtemps été épargné par les stigmates du grand âge. Mais il se moquait de la passion actuelle pour les records de longévité, et disait volontiers à ceux qui le félicitaient pour son allure et son allant : «*Faut-il vraiment à tout prix devenir centenaire ?* » Il est mort le 28 décembre en Irlande, où il habitait. Il avait 97 ans. On a beau savoir que c'est une longue vie, on n'en est pas moins triste, si on a eu la chance de partager avec lui son art de la conversation et son insatiable curiosité pour les livres.



D.R.

Avant même de savoir écrire, il inventait des histoires.

S'il fallait le définir en quelques mots, on dirait : charme, ironie, absence de conformisme, que l'entrée à l'Académie française, en 1978, au fauteuil de Jean Rostand, n'avait pas réussi à entamer. Ainsi, l'un de ses cadets qu'il a le plus encouragé, soutenu, était Jean Rolin. De ceux qui s'étonnaient qu'un homme de droite, maurrassien, ancien secrétaire de rédaction de *L'Action française*, se sente si proche d'un ex-maoïste, Michel Déon estimait qu'ils ne comprenaient rien à la littérature.

La littérature, c'était la grande affaire de sa vie, depuis l'enfance. Avant même de savoir écrire, il inventait des histoires auxquelles ses parents feignaient de croire. Et, comme tous les vrais écrivains, il a toujours été un grand lecteur. D'abord dans la bibliothèque familiale, où il a notamment découvert Anatole France, auteur de prédilection de son père. Puis par lui-même. Stendhal, Valéry Larbaud, Paul Morand – qui avait pâti de son vichysme pendant la Seconde Guerre mondiale, et qu'il a contribué, avec quelques autres, à faire redécouvrir et admirer comme le grand écrivain qu'il est. Joyce aussi, lu juste après sa mort, en 1941, «*un grand choc de lecture* ». Et peut-être par dessus tout Joseph Conrad, dont il relisait chaque année «*au moins* La Ligne d'ombre », et dont il ne cachait pas qu'il aurait aimé être lui.

Bien qu'il fût peu enclin à la confiance, Michel Déon s'est livré un peu dans un livre très délicat et touchant, *La Chambre de ton père*, publié chez Gallimard – son éditeur quasi constant – en 2004. Il y décrit l'enfance d'un petit garçon appelé Édouard Michel, né en 1919 – il prendra comme prénom Michel, et comme nom de plume Déon, une partie du patronyme de sa grand-mère, puis fera en

sorte que cela devienne son nom légal. On est dans le 16^e arrondissement de Paris, dans une école chic, où les mères viennent chercher les petits garçons au volant de superbes voitures.

Cette belle enfance devait se poursuivre à Monaco, où son père avait été nommé directeur de la sécurité. Mais celui-ci meurt d'une tumeur au cerveau en 1933. Son fils n'a pas encore 14 ans. De retour à Paris, il est élève au lycée Janson de Sailly avant de commencer sans enthousiasme des études de droit, que la guerre va interrompre.

Démobilisé, il se replie à Lyon, en zone non occupée et c'est là qu'il devient secrétaire de rédaction de *L'Action française*. Mais c'est après la guerre que naît vraiment Michel Déon, le romancier, mais aussi l'homme qui aimait la vie, les femmes, les bateaux, les voitures de sport, les alcools forts, les tabacs odorants, le Sud et les parfums de jasmin. Tandis qu'il commence à publier, il se laisse aller à son goût des îles – «*ce goût m'a poursuivi la vie entière* », dira-t-il.

Il s'installe donc en Grèce, à Spetses, avec sa compagne, Chantal, qu'il épousera quelques années plus tard. On est en 1959. Malgré son amour pour la Méditerranée, c'est une île plus rude qu'il commencera à fréquenter, à partir de 1969, l'Irlande. Il y achète en 1974 un ancien presbytère, non loin de Galway, et partage son temps entre la Grèce et l'Irlande, jusqu'à la vente de sa maison grecque, en 1988. «*La Grèce m'aura obsédé, je ne cesserai jamais d'y penser*, écrit Michel Déon en 2005 dans *Cavalier, passe ton chemin, mais c'est l'Irlande qui m'a gardé... enfin... jusqu'à aujourd'hui, laissons à demain ses libertés*. »

L'Irlande l'a gardé jusqu'à la mort, et il y recevait avec plaisir des visiteurs, notamment quand Gallimard a réuni plusieurs de ses œuvres en «*Quarto* », en 2006. On y retrouve bien sûr un de ses romans les plus connus, *Un Taxi mauve*, mais aussi *Les Poneys sauvages*, une fresque ambitieuse, qui exprime ses idées politiques et existentielles, et qui obtint le prix Interallié 1970 et suscita la polémique.

Si l'on n'est pas de droite, on préfère sans aucun doute relire les *Pages grecques*, ou l'un de ses derniers livres, *Lettres de château*. Mais on aurait surtout aimé continuer à partager avec lui sa passion de découvrir de nouveaux talents.



© Ulf Andersen / SIPA

Francophonie

Le 16^e Sommet de la Francophonie

Le 16^e Sommet de la Francophonie s'est achevé le 27 novembre dernier à Madagascar par l'adoption de la Déclaration d'Antananarivo. Les 20 chefs d'État et de gouvernement présents ont également adopté 13 résolutions sur des sujets allant de la lutte contre la radicalisation à la promotion de l'égalité hommes-femmes, en passant par l'énergie. À l'issue de ce Sommet, la Nouvelle-Calédonie a été acceptée comme membre associé de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), alors que l'Argentine, la Corée du Sud et le Canada (Ontario) ont été admis en qualité d'observateurs. La candidature de l'Arabie saoudite a toutefois été rejetée et sera réexaminée lors du prochain Sommet qui se tiendra en Arménie en 2018, la Tunisie se chargeant de l'organiser en 2020.

Le Liban aux 8^e Jeux de la Francophonie

Les 8^e Jeux de la Francophonie, qui se dérouleront du 21 au 30 juillet 2017 à

Abidjan en Côte d'Ivoire, comportent un volet sportif et un autre culturel, réservé aux jeunes talents. La sélection libanaise pour le volet culturel est désormais connue : Karim al-Dahdah (littérature), le groupe Champlain (chanson), Myriam Boulos (photo), Jean Jabbour et John Dave (création numérique), Giorgio Bassil (sculpture/installation), le groupe Makriss Dance Ministry (danse), Yazan Halawi (peinture), Sabine Chouchair (contes), ainsi que Hans Harling Chaparian, Marielise Aad et Hadi Deaibess (marionnettes). Pour rappel, le Liban s'est toujours distingué dans ce volet, obtenant même, à quatre reprises, la première place au classement des médailles!

Le prix des Cinq Continents 2016

Le prix des Cinq Continents de la Francophonie 2016 a été attribué par un jury composé d'écrivains de renom, dont J.-M.-G. Le Clézio et Vénus Khoury-Ghata, à Fawzia Zouari pour *Le Corps de ma mère*, paru chez Joëlle Losfeld.

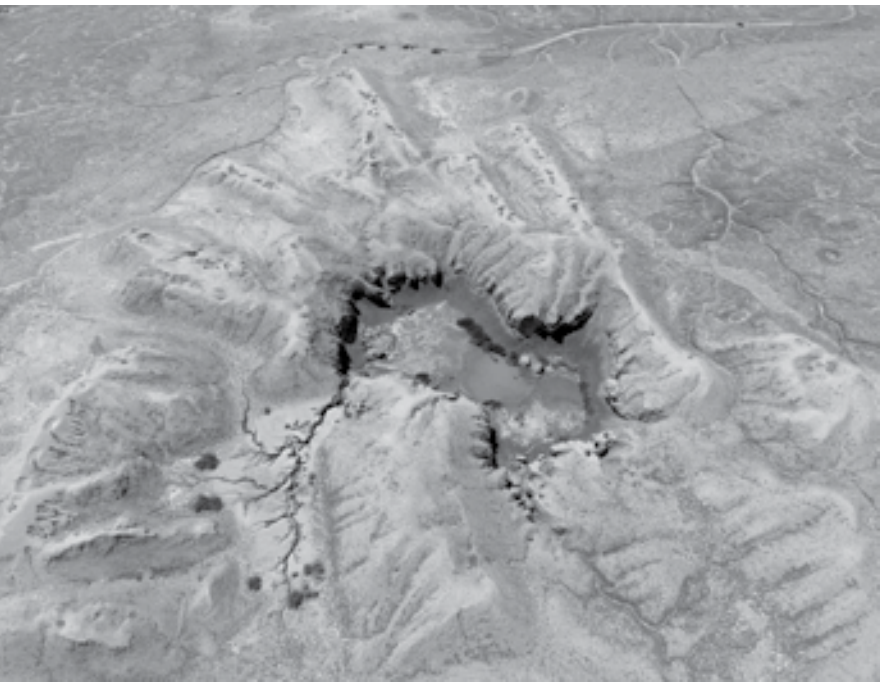


L'image du mois

Anciennes et nouvelles guerres de l'eau

Depuis que les hommes cultivent la terre, les rivalités autour de l'eau sont source de différends. Cette notion est exprimée directement dans la langue française: «*rivalité*», du latin *rivalis*, signifie «*celui qui utilise la même rivière qu'un autre*». C'est vers 2600 avant J.-C. en Mésopotamie (actuel Irak) que s'est déroulée la première guerre de l'eau connue. Les cités-États d'Umma et de Lagash (dont Girsu est la capitale religieuse) se disputèrent pendant plusieurs siècles l'exploitation de canaux d'irrigation alimentés par le Tigre.

Les jeux de pouvoir entre puissances régionales, la guerre civile en Syrie, la présence de l'État islamique qui a fait du contrôle des barrages un objectif stratégique, le contrôle exercé en amont par la Turquie sur le débit du Tigre et de l'Euphrate sont autant de facteurs d'instabilité et de tensions. Couplés au fort accroissement démographique, à la rareté croissante des ressources en eau dans la région et au réchauffement climatique, ils alimentent les craintes de voir éclater une «*nouvelle guerre de l'eau* », sur les lieux mêmes de la destruction de la cité antique de Girsu, qui a marqué en 2350 avant J.-C. la fin de 300 ans de guerre de l'eau.



© Émeric Lhuisset

C'est avec une série de photographies réalisées en Irak sur le site archéologique de Girsu – et présentées récemment à l'Institut du monde arabe –, que l'artiste Émeric Lhuisset tente de nous questionner sur un futur à travers la ruine, cette forme architecturale sculptée par le temps, point de rencontre entre passé, présent et futur ; preuve intangible du

caractère éphémère et fragile de toute civilisation humaine.

LAST WATER WAR, RUINS OF A FUTURE

d'Émeric Lhuisset, préface de Jack Lang, textes d'Alan Kaval, Julia Marton-Lefèvre, Sarah Hassan, Ariane Thomas et Philippe Dagen, 35 images en coul., pochette 16,5 x 22 cm, comprenant 4 cartes format ouvert 60 x 80 cm, 2016, André-Frère éditions.

Actu BD

La guerre des mondes

Récit apocalyptique au message antimilitariste, le roman *La Guerre des mondes* de H.G. Wells trouve enfin en BD, grâce à Dobbs et Cifuentes, l'adaptation fidèle qu'il mérite. Parution du premier tome (sur deux) le 11 janvier chez Glénat, simultanément avec l'adaptation BD de *La Machine à explorer le temps*, du même auteur, premier roman à évoquer la notion de voyage temporel...



JFK en BD

Dans la collection «*Ils ont fait l'histoire*» chez Glénat, qui compte déjà des albums consacrés à Louis XIV, Napoléon et Charlemagne, on annonce la parution de Kennedy et de Mao Zedong, en attendant la sortie en mars 2017 d'un Lénine et d'un Luther.

Le Maître d'armes récompensé

L'excellent album *Le Maître d'armes*, signé Xavier Dorison et Joël Parnotte, paru chez Dargaud en 2015, a remporté le 27 décembre le Prix du manga international, la plus haute distinction des Japan



International Manga Awards. *Le Maître d'armes* est la première BD française à obtenir ce prix.

Le Festival d'Angoulême

La 44^e édition du Festival international de la BD se tiendra à Angoulême du 26 au 29 janvier. Outre les prix (les Fauves) décernés aux meilleurs albums dans différentes catégories, le prix accueillera 350 ateliers, rencontres et conférences, et rendra hommage, à travers des expositions, à Franquin, Hermann, Will Eisner, Mézières et Christin.



Bande dessinée Paris sera-t-il toujours Paris?

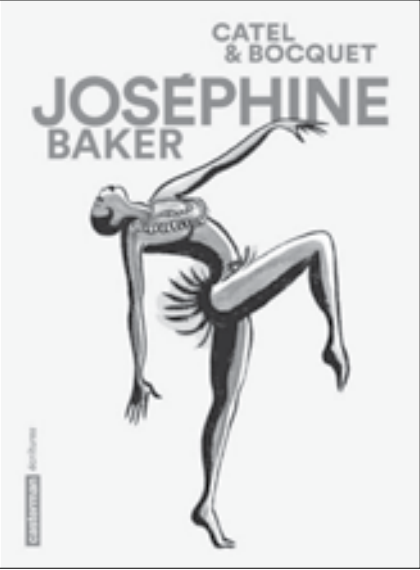
JOSÉPHINE BAKER de Catel et Bocquet, *Casterman*, 2016, 568 p.

Jean-Claude Bouillon-Baker a aujourd'hui la soixantaine. Enfant, il faisait partie de la Tribu Arc-en-ciel, douze enfants originaires d'Afrique, d'Asie, d'Europe et d'Amérique, cohabitant aux Milandes, la vaste propriété de leur mère d'adoption: l'inénarrable Joséphine Baker.

C'est ce petit Français de la bande qui suggéra à Catel et José-Louis Bocquet de raconter en bande dessinée le destin de sa mère. Sans doute avait-il lu les précédents fruits de leur collaboration: *Kiki de Montparnasse* et *Olympes de Gougues*, deux biographies fleuves de femmes fortes et inspiratrices.

Pour concocter ces vastes biographies en BD, les auteurs ne se contentent pas de puiser dans des archives. Couple au civil, chaque livre est aussi pour le duo une aventure humaine et l'occasion de voyages sur le terrain et d'innombrables rencontres. La très forte pagination pour laquelle ils optent chaque fois (*Joséphine Baker* est un pavé de plus de 450 pages) permet à leurs récits, au-delà d'un destin, de raconter une époque.

José-Louis Bocquet met pour cela à contribution une érudition vaste et



pointue en toile de fond, un amusement malin dans la structure de sa narration et une bienveillance complice avec ses personnages. Le récit est divisé en petits chapitres, si bien que, pris dans le jeu de scénettes condensées, le rythme jamais ne se dilue. Catel, de son côté, peaufine depuis de nombreuses années un trait au pinceau léger et malléable. Balançant au besoin entre le réalisme et l'exagération, elle transforme naturellement les personnes en personnages. Élégant mais sans surplus d'esthétisme, elle en fait juste assez pour ne jamais freiner la lecture.

Car pour couvrir les épisodes aussi nombreux que mouvementés de la vie de Joséphine, mieux vaut que le

Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Leïla Slimani	CHANSON DOUCE	Gallimard
2 Noha Baz	LA RECETTE D'OU JE VIENS	L'Orient des Livres
3 Lina Murr Nehmé	QUAND LES ANGLAIS LIVRAIENT LE LEVANT À L'ÉTAT ISLAMIQUE	Salvator
4 François Mitterrand	LETTRES À ANNE	Gallimard
5 Rabi'h Alameddine	LES VIES DE PAPIER	Les Escales
6 Éric-Emmanuel Schmitt	L'HOMME QUI VOYAIT À TRAVERS LES VISAGES	Albin Michel
7 Gérard Davet, Fabrice Lhomme	UN PRÉSIDENT NE DEVRAIT PAS DIRE ÇA...	Stock
8 Yasmina Reza	BABYLONE	Flammarion
9 Laurent Gounelle	ET TU TROUVERAS LE TRÉSOR QUI DORT EN TOI	Kero
10 Gilles Legardinier	LE PREMIER MIRACLE	Flammarion

Agenda

Remise du prix Phénix 2016

Le prix Phénix de littérature 2016 sera remis à Carmen Boustani pour sa biographie d'Andrée Chedid parue chez Flammarion, au siège de la banque Audi, sponsor du prix, le 19 janvier 2017.

Les grands salons du livre d'Europe en 2017

Le 37^e Salon du livre de Paris, qui aura le Maroc pour invité d'honneur, se tiendra du 24 au 27 mars 2017, et la Foire du livre de Bruxelles du 9 au 13 mars, alors que la Foire professionnelle du livre de Londres prendra ses quartiers dans l'Olympia Hall du 14 au 16 mars. Quant à la Foire du livre de Francfort qui, cette année, aura la France pour invité d'honneur, elle se tiendra du 11 au 15 octobre 2017.

Actualité

Le prix Ziryab



© L'Orient-Le Jour

La remise du prix Ziryab a eu lieu au Salon du livre francophone de Beyrouth en présence du ministre de la Culture M. Raymond Arajji, de l'ambassadeur de France, M. Emmanuel Bonne et de l'ambassadeur de Suisse M. François Barras. C'est François-Régis Gaudry qui a remporté le prix 2016 pour son livre *On va déguster* paru aux éditions Marabout. La sélection 2017 a commencé déjà à se mettre en place pour la première réunion du jury prévue mi-janvier où les membres permanents, ainsi que leurs invités pour l'année 2017, vont commencer à réfléchir pour désigner, fin septembre prochain, le lauréat 2017. À suivre...

Adieu à...

Claude Imbert

Un grand nom du journalisme vient de nous quitter. Éditorialiste connu, fondateur de l'hebdomadaire *Le Point*, Claude Imbert est décédé à l'âge de 87 ans. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Ce que je crois*, *Par bonheur et à point nommé*, publiés chez Grasset.



D.R.

Sadek Jalal al-Azem

Penseur syrien né à Damas en 1934, décédé à Berlin le 11 décembre 2016, Sadek Jalal al-Azem était titulaire d'un B.A. en philosophie de l'AUB et d'un Ph.D en philosophie moderne de l'université de Yale. Professeur universitaire en Syrie, au Liban, en Jordanie, à Berlin et à Hambourg, il milita pour la démocratisation de son pays et l'application d'une politique séculière dans le monde arabe. On lui doit de nombreux articles et essais en anglais, en arabe et en allemand, dont: *Kant's Theory of Time*, *Naqd al-Fikr al-Dini (La Critique de la pensée religieuse)*, *Islam und säkularer Humanismus et Self-Criticism After the Defeat*, paru chez Saqi Books en 2011.



© L'Orient-Le Jour

William Trevor

Écrivain et scénariste irlandais de renom, lauréat du Booker Prize en 1991 pour *En lisant Tourgueniev*, Sir William Trevor est mort à 88 ans.

Gotlib

Marcel Gottlieb, dit Gotlib, est décédé à l'âge de 82 ans. Co-fondateur de *L'Écho des savanes* et de *Fluide Glacial*, le créateur de *Gai Luron* avait obtenu le Grand prix d'Angoulême en 1991.



C'est l'une des voix les plus singulières des lettres françaises. Véronique Ovaldé a publié huit romans dont *Et mon cœur transparent* qui a obtenu le prix France Culture-Télérama en 2008 et *Ce que je sais de Vera Candida*, prix Renaudot des lycéens 2009, prix France Télévisions 2009 et Grand Prix des lectrices de *Elle* 2010. Sa fantaisie acidulée, son penchant pour l'onirisme et le magique, son ironie délicateuse et le talent avec lequel elle mélange réalité et imagination débridée sont les ingrédients qui font sa patte et suscitent l'adhésion d'un très large public comme les faveurs de la critique. Ses romans ont de faux airs de contes pour adultes; ils sont souvent peuplés de personnages fantasques, flamboyants parfois, aventureux surtout. C'est encore le cas avec *Soyez imprudents les enfants* qui vient de paraître. Ovaldé nous offre là un roman qui en contient plusieurs, roman à tiroirs en quelque sorte. Dans une Espagne post-franquiste mal libérée de sa chape de plomb, la jeune Atanasia Bartolome, 13 ans, tombe raide dingue d'une immense toile de Roberto Diaz Uribe dans un musée de Bilbao, un matin de juin. L'œuvre représentant un nu féminin l'incitera à quitter son pays natal, à emprunter des chemins de traverse, et à conquérir sa liberté. Si Véronique Ovaldé y creuse certains sillons déjà rencontrés dans ses précédents livres, elle surprend à nouveau par son inventivité joyeuse et sa façon unique de puiser dans plusieurs genres littéraires pour construire une narration singulière qui emprunte au récit d'apprentissage, au roman d'aventure, au conte et même à la poésie.

*Comment*çons par le commencement et ce drôle de titre, injonction à l'imprudence adressée aux enfants. Comment est né ce livre et pourquoi ce thème de l'imprudence ?

Il faut d'abord dire que le titre n'est jamais présent pour moi au début de l'écriture, il vient plus tard. Un titre de ce genre serait trop programmatique et ferait peser le danger d'écrire un roman démonstratif. Cela étant dit, il est vrai que l'imprudence est un thème qui m'habite depuis longtemps. Je suis convaincue que rien d'important ne se fait sans risques et qu'il faut enjoindre nos enfants à l'imprudence, même si c'est difficile. Nous avons non seulement le droit, mais le devoir de disposer de nous-mêmes, et c'est la peur qui nous en empêche. J'avais envie de combattre cette peur et de transmettre

Véronique Ovaldé et le vaste champ des possibles

le désir d'imprudence. D'où ce roman d'apprentissage et d'aventure qui met en scène des individus dérangés par l'appétit de l'ailleurs, dont les ancêtres d'Atanasia Bartolome nés dans le pays basque et qui n'ont qu'une envie, celle d'en partir. J'adore cette nécessité de quitter son milieu d'origine, d'aller ailleurs, alors que, si souvent, les gens sont entravés par la culpabilité, le confort ou d'autres choses encore et qu'ils ne bougeront jamais.

Il y a dans ce roman des thématiques déjà explorées dans vos précédents romans, et celle du départ en est une: quitter le lieu natal pour éprouver le monde.

Oui, on retrouve cette question très souvent dans mes livres. En tant que romancier, on s'attache à construire des univers très différents d'un roman à l'autre et on s'aperçoit finalement qu'en réalité, ils sont tous en quelque sorte des variations autour de nos idées fixes, voire de nos obsessions. L'émancipation, l'affranchissement, le devoir de se libérer, ce sont des choses qui m'obsèdent, ainsi que la nécessité de subir le moins possible, de choisir le plus possible, et de ne pas imputer aux autres le ou les fiascos de nos vies. Tout cela est mon fil à plomb personnel, quelque chose qui me fonde et dans mes livres, je ne fais que déployer ces thèmes et varier autour.

En lien sans doute avec cette thématique dominante, il y en a une autre qui tourne autour de la nécessité de se détacher de ce que vous appelez «les fatalités familiales»; vous parlez même de «familles asphyxiantes».

La famille est tout à la fois le socle essentiel de nos identités et un nid à névroses. Et pourtant, tout cela tient de la loterie, de la grande loterie génétique. J'ai passé mon enfance à me demander pourquoi j'étais née là et pas ailleurs, pourquoi j'avais hérité de ces parents-là et pas d'autres, ce qui me serait arrivé si j'avais eu un autre lieu de naissance et d'autres parents, allant jusqu'à imaginer, comme souvent les enfants, que mes parents n'étaient pas mes vrais parents. Or il faut faire avec les cartes qu'on a. Pendant l'enfance et une partie de l'adolescence, on subit,



© Christian Kettiger

on se plaignait, on se plaignait. Mais après, il faut aller voir ailleurs.

Mais le mouvement que vous mettez en scène ici est plus complexe: il s'agit tout à la fois de fidélité à et de détachement vis-à-vis de l'héritage familial.

Oui, parce que la famille est un socle et le lieu d'où l'on vient n'a rien d'anodin. Et ce qui tient les familles entre elles, ce ne sont pas les liens du sang, ce sont les récits. Les enfants sont friands d'histoires: comment je suis né, d'où vient mon nom, comment c'était avant ma naissance... On m'a raconté plein d'histoires quand j'étais enfant, et ce passé raconté par les parents, les oncles, les tantes, nous imprègne profondément. La mémoire m'intéresse énormément, mais je crois qu'on peut prendre la mémoire avec soi mais non la porter, la subir comme un fardeau.

À propos de vos romans, on évoque souvent le conte. Avez-vous le sentiment qu'ils empruntent au conte? Ne

saga familiale, au récit d'initiation... et je mélange tout ça.

Ce qui vous plaît dans l'écriture, dites-vous, c'est le mélange permanent de la réalité et de la fiction.

Oui, c'est très agréable cette possibilité qui est donnée par l'écriture. Quand je suis dans l'écriture, tout me nourrit, ce que je lis, ce que j'écoute à la radio ou ailleurs, tout peut alimenter le récit en cours. J'entends parler d'un lieu, d'un personnage, je me dis que je pourrai en faire quelque chose, je me documente et je l'introduis dans le texte en cours. C'est vertigineux et intranquille, cette faim sans cesse alimentée, cet élargissement permanent du champ des possibles. J'ai un grand plaisir à inventer un monde et à y introduire des éléments prélevés de la réalité. C'est un exercice de liberté palpitant.

Parlons donc du peintre Roberto Diaz Uribe. Comment est-il né? Emprunte-t-il au réel?

Un personnage vient toujours à moi à travers un nom. Le nom surgit, je me le répète, je le scande, il est là, il fonctionne comme un capteur. C'est un de mes jeux avec moi-même, que d'inventer le personnage qui peut endosser ce nom-là, à travers un physique, une silhouette, une chevelure, à travers une biographie, à travers une personnalité. C'est un des divertissements que m'offre l'écriture. Après, j'emprunte des choses à la réalité, je picore à droite à gauche pour nourrir le personnage.

Y a-t-il dans vos romans ou dans vos personnages une dimension autobiographique?

Il y en a toujours un peu; il y a toujours des éléments autobiographiques disséminés dans le roman, et accrochés à tel ou tel personnage. Mais ici en particulier, comme je raconte, entre autres, la façon dont une jeune fille se dirige vers l'âge adulte, cela a nécessité que je réactive l'enfant et l'adolescente en moi. J'y ai donc mis énormément

de mes réflexions personnelles. Par exemple, quand Atanasia fait la liste de ce qu'elle ne veut pas être, je parle beaucoup de moi.

La difficile transmission mère-fille et l'affranchissement nécessaire de l'héritage maternel sont au cœur de ce personnage.

Je me suis toujours beaucoup interrogée sur ce qu'on a récupéré de nos mères, et parfois à notre insu. On croit s'être affranchi et on s'aperçoit que non, qu'on porte certaines choses de façon souterraine. C'est accablant de le constater. Et je me demande alors ce que je vais «refiler» à mes filles à mon insu. J'ai tellement souhaité échapper à la soumission maternelle, au renoncement à vivre sa propre vie. D'où, on y revient, cette question de l'imprudence.

Votre table des matières est singulière. Elle peut se lire comme un texte autonome.

Oui, en effet, je l'ai composée de sorte qu'elle puisse être lue en tant que telle. D'une part, elle constitue un vrai repère pour moi et d'autre part, je me suis beaucoup amusée à l'écrire. Elle est bourrée de clins d'œil, de citations de films ou de chansons, elle introduit du second degré et de l'ironie. Elle dit aussi des choses qui sont très importantes pour moi et qui, parfois, ne sont pas vraiment en lien avec le chapitre en question.

Le dernier titre de cette table des matières est: «Chacune de mes vertèbres est un récit.»

Oui, je suis fabriquée par les récits, ceux qu'on m'a racontés dans ma famille, ceux que j'écoute à longueur de temps, que les gens que je croise me racontent, ceux que j'ai lus et j'en ai tellement lu. J'ai été une lectrice compulsive et j'avais une façon offensive et même subversive de lire. Il n'y avait pas de livres chez nous, et l'idée qui prévalait était que lire était dangereux. J'allais donc à la bibliothèque. Lire est ce qui permet de se sauver des familles asphyxiantes. C'est ce qui m'a fait tenir debout.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

SOYEZ IMPRUDENTS LES ENFANTS de Véronique Ovaldé, Flammarion, 2016, 350 p.

Dans son nouveau livre, *Article 353 du Code pénal*, l'écrivain français Tanguy Viel met en scène un quinquagénaire abusé par un individu véreux, dans une sombre affaire immobilière. Comprenant l'abus dont il a été victime, il décide de se venger. Et doit ensuite répondre de son acte.

Pas de suspense. On l'apprend dès les premières lignes de *Article 353 du Code pénal*: Martial Kermeur vient de projeter un homme à l'eau, lors d'une sortie en mer. La police l'interpelle et le conduit devant un magistrat qui, d'emblée, attire son attention: «Pour un juge, il n'avait pas cette condescendance ou dureté ni tout l'attirail que je m'étais représenté le concernant, (...) on aurait dit qu'il avait envie de m'écouter.»

Face à ce représentant de la loi quasi mutique, l'accusé confie qu'il s'est laissé abuser par la «victime», un homme qui «a débarqué dans la presque ile avec cette idée si simple de racheter le château et tout le parc autour». Ce complexe immobilier, Kermeur le voyait comme la promesse d'une nouvelle vie. Il n'est d'ailleurs pas le seul à y avoir cru. Le Goff, le maire de la commune, a beaucoup investi dedans. Et puis, un jour, ils ont compris, les uns après les autres. Alors ils ont agi, parfois de façon violente.

Un acte répréhensible relève-t-il du seul Code pénal? Tanguy Viel apporte une réponse littéraire à cette interrogation tout autant philosophique que politique. Son nouveau roman, haletant, dit aussi, en creux, la nécessité de faire incarner la justice par des Hommes qui savent pertinemment où se trouvent les prédateurs du monde moderne.

Comment présenter votre nouveau roman?

Je dois d'abord vous dire que j'en parle pour la première fois, donc tout est encore un peu flou. J'ai envie de dire que c'est l'histoire d'un homme qui se ruine. Mais j'hésite, je me demande si ce livre n'est pas construit autour de l'idée de transmission, celle d'un père à un fils. En tout cas, il s'est construit sur ces deux lignes-là, celle d'une ruine

et celle d'une filiation. Au moment où je vous parle, je me demande toujours ce qui est le plus juste: s'agit-il d'une arnaque immobilière visant un pauvre type fatigué, désillusionné, ou bien si c'est le drame d'une transmission?

Comment est né ce livre?

Je suis parti d'une voix et même d'une tonalité, celle du personnage principal qui allait devenir le narrateur. Pour la première fois, et peut-être parce que je vieilliss, je me suis senti habité par la voix d'un homme fatigué, qui a le sentiment d'avoir vu des choses lui échapper. Ensuite sont venus s'agréger tout un tas d'éléments plus concrets dont cette histoire de station balnéaire en Bretagne, la figure du promoteur, Antoine Lazenec, un manipulateur plus ou moins charismatique, et puis celle d'un fils, Erwan, qui subit tout cela.

Ce qui est intéressant chez Antoine Lazenec, celui que vous qualifiez de «manipulateur charismatique» c'est qu'il n'est jamais dans l'excès. Tout l'inverse d'un Bernard Tapie en somme.

Dans ma tête se sont mêlées plusieurs figures. C'est pourtant à Bernard Tapie que j'ai d'abord pensé. Et puis, au bout d'un moment, dans l'écriture, cet homme s'est abaissé à une forme de normalité, presque de fadeur. Je n'ai pas fait de grande scène avec lui. Je n'ai pas voulu une figure très électrique. Parce que le mal, ce que représente cet homme en fait, c'est la banalité.

On peut lire ce livre comme un roman politique qui questionne le rapport de la gauche et l'argent mais aussi comme un roman philosophique qui questionne l'idée de justice. Superposons ces deux façons de voir et on obtient un roman d'une stupéfiante actualité, non?



D.R.

Rendre justice

Je n'aime pas trop le roman à thèse mais au fond, quand je pense au délabrement de cet homme, je l'ai pensé très tôt comme un socialiste, un ouvrier ayant eu vingt-cinq/trente ans dans les années soixante-dix. C'est quelqu'un qui aurait pu avoir un passé militant, presque communiste. Il aurait ensuite glissé dans cette espèce de mollesse façon François Hollande. Et puis, au-delà de l'aspect idéologique, il y a le sentiment d'un abandon des gens de gauche. Que laissent-ils à leurs enfants? Je crois que c'est ce qui m'intéressait en partie ici, dans la relation qu'entretient le narrateur avec son fils. Ce dernier, pour moi, est comme une pile électrique chargée par les échecs et les renoncements de son père. Et alors, peut-être plus métaphoriquement, sous le coup de l'effondrement de ce combat, de cette dignité, les enfants deviennent des êtres névrosés, incapables de s'installer dans un grand récit d'avenir. Ils auraient seulement des moments d'excès, de folie, comme le fils dans ce roman.

Martial Kermeur, le narrateur, dit un moment: «Il faut se rendre compte de ce que c'était pour nous, 1981.» Cette phrase, il l'adresse au juge tout en se disant à lui-même que son «confesseur» pourrait être son fils.

Dans le passage que vous citez, il est question du rapport entre la nostalgie d'un homme de gauche et le présent qu'il laisse au monde et donc, aussi, à la justice. Je crois que mon narrateur est dans un processus de réparation. Il pense qu'en racontant ses échecs et sa nostalgie d'un temps meilleur, le juge va le comprendre et presque lui pardonner. Exactement comme il espère de son fils. Que le juge finisse par «céder» à son récit – on n'en dira pas trop – prouve que ça a marché. Peut-être aussi que le juge est le seul qui peut l'absoudre. Il est quasiment une figure de prêtre si l'on y réfléchit bien.

En tout cas, il s'agit d'un homme qui a pour mission de rendre la justice là

où il n'y en a plus, n'est-ce pas?

Absolument. Mais ce juge est presque aussi comme un psychothérapeute, quelqu'un qui répare les êtres. En tout cas, il est une figure compassionnelle. Il prend la souffrance de l'autre. Il l'éponge et la déconstruit par ses silences et ses relances.

Vous semblez fasciné par les homicides maritimes. On en trouve trace, si je puis dire, dans vos précédents romans. D'où cela vient-il?

Je suis d'accord avec vous, il y a bien fascination. Mais aucun événement particulier ne l'explique. En tout cas, pas de façon explicite. Oui, l'élément maritime est toujours là. J'ai beau vouloir changer de lieu, j'y reviens toujours. C'est étrange, n'est-ce pas? Il y a quelques années, j'étais un peu en panne. Et quelqu'un m'a dit: «Mais pourquoi ne fais-tu pas un livre qui se passe dans le désert?»

Aux États-Unis par exemple avec La Disparition de Jim Sullivan?

C'est à peu près la seule fois où j'ai réussi à «quitter» la Bretagne. En effet, tous mes autres livres sont construits sur un bord de mer. Après quoi, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi j'ai toujours besoin de mettre quelqu'un à l'eau.

Dans Black Note, il y a cette interrogation que vous me semblez continuer de creuser ici: «Est-ce que c'est un crime de ne pas regretter la mort de quelqu'un?» Cette question est-elle le lien direct avec votre nouveau roman?

Sans doute. Mais à cette question, je répondrais plutôt que j'ai justement besoin d'écrire pour me dire que ce n'est pas un crime de regretter la mort de quelqu'un. Mes narrateurs,

Propos recueillis par
WILLIAM IRIGUYEN

ARTICLE 353 DU CODE PÉNAL de Tanguy Viel, éditions du Minuit, 2017, 176 p.

Il y a deux ans nous quittait Saïd Akl, immense poète, orateur et linguiste, auquel l'Université Notre-Dame a décidé de rendre hommage en décernant des prix annuels portant son nom. *L'Orient littéraire* publie à cette occasion un entretien inédit que ce penseur anticonformiste a accordé en 2002 à Jean-Baptiste Para et Alexandre Najjar.

Dans vos recueils poétiques, notamment dans Le Livre des roses, le mot « beauté » revient souvent. Vous avez toujours été un chantre de la beauté.

« C'est la beauté qui sauvera le monde », affirmait Dostoïevski. Le poète est celui qui crée de la beauté, à l'instar de Dieu.

Vous avez failli devenir ingénieur et vous avez enseigné les mathématiques durant votre jeunesse avant de devenir écrivain. Vous insistez beaucoup sur la parenté entre science et poésie.

La poésie est sœur de la géométrie. Elle est elle-même géométrie. Un vers classique est comparable à un théorème. Quand j'écris de la poésie, je pense à l'idée, à la démarche qu'elle va suivre et, en fin de compte, à ce qu'il fallait démontrer, au dernier vers qui éclate à la fin du poème... La géométrie fait travailler l'intelligence. Elle peut être comprise par un mathématicien et enseignée à un petit écolier. De même, un bon vers doit pouvoir toucher un grand technicien et une fillette de douze ans qui ne connaît rien à la théorie. J'aime ce critère qui distingue la bonne poésie de la mauvaise.

L'hommage de Georges Skaff à Saïd Akl

Dans un beau recueil récemment paru en arabe aux éditions Dergham sous le titre *Saïd Akl, al-yawm, al-yawm*, le journaliste et ancien ministre Georges Skaff a réuni les éditoriaux publiés par Saïd Akl entre 1970 et 1976 dans le journal *Al-Jarida* qui fut créé par Georges Naccache et dont Skaff fut le rédacteur en chef (après Rouchdi Maalouf), puis le propriétaire. On y retrouve le style inimitable du poète, ses idées audacieuses, ses propos

Saïd Akl : « La langue arabe est vouée à la mort ! »

Vous avez écrit en arabe, en libanais, mais aussi en français. Vous avez publié deux recueils de poèmes dans la langue de Paul Valéry, votre écrivain préféré.

Je suis en effet un grand admirateur de Valéry. Je suis l'héritier de la poésie exigeante, symbolisée par Homère, Valéry et Mallarmé. Je suis de cette lignée. Paul Valéry a écrit des poèmes remarquables et de très beaux textes en prose. J'aime aussi bien le poète que le prosateur, comme dans le cas de Baudelaire dont la prose est aussi belle que la poésie. Valéry était un poète très instruit, mais il lui manquait Dieu. Il admirait le Christ, mais il était athée. Si je l'avais connu, je l'aurais sorti de l'athéisme ! Connaître Dieu, c'est connaître de grandes choses. Sans Dieu, notre civilisation serait mesquine.

Qu'est-ce qu'un bon poète aux yeux de Saïd Akl ?

Un bon poète est d'abord un être qui possède de hautes connaissances. Le vers, c'est d'abord la pensée. Prenez Lucrèce, Shakespeare, Goethe et, dans la peinture ou la sculpture, Léonard de Vinci et Michel-Ange. Ces artistes étaient supérieurement cultivés. J'aime les poètes de la connaissance, du savoir.

« Sans Dieu, notre civilisation serait mesquine. »

moi, la construction du vers est essentielle. C'est un travail difficile : il m'arrive de passer une semaine à la construction d'un seul vers ! Il faut également que les mots soient bien choisis, que la rime soit riche, que le poème soit bien rythmé. Il faut enfin que le poème « palpite ». Quand on fait l'amour, il faut que la femme sente que quelque chose palpite en elle. Il en est de même en poésie : la palpitation y est essentielle ! Hélas, de nombreux poètes sont impuissants... Au final, il faut qu'on sente que

virulents, notamment quand il parle de politique, et des portraits saisissants comme celui d'Abouna Yaacoub (p. 223). Enrichi de photos et de facsimilés, l'ouvrage s'achève sur une étude remarquable de l'auteur, agrémentée d'anecdotes, qui retrace le parcours de Saïd Akl, souligne son attachement à Zahlé où il fut candidat aux municipales et aux législatives (1965), et évoque les polémiques suscitées par l'écriture libanaise en caractères latins.



Saïd Akl au Palais de Versailles - D.R.

le poème a été créé sans effort. Si on donne l'impression d'avoir « haleté » en le créant, c'est qu'il est raté. En poésie, la fraîcheur est fondamentale !

Considérez-vous que la poésie arabe évolue ?

Elle a évolué avec moi, et peut-être avec Ahmad Chawki... En réalité, la poésie arabe est faible. Elle est fille du désert. Or le désert est incapable de produire quoi que ce soit. Prenez *al-qafieh*, la rime arabe. Elle est répétitive à souhait, monotone. J'ai moi-même écrit un poème de soixante vers en utilisant la même rime. Les gens ont applaudi, mais moi je souffrais le martyre ! En Europe, dont les littératures comptent de nombreux magiciens du verbe, c'est différent : une rime unique est impensable !

Comment un auteur comme vous, qui a écrit des ouvrages remarquables en arabe, peut-il être aussi sévère avec sa langue maternelle ? N'est-ce pas paradoxal ?

J'ai enseigné l'arabe à l'école et à l'université pendant trente ans. Si je suis devenu un grand poète arabe, c'est pour pouvoir dire, justement, que la langue arabe est vouée à la mort. Les Arabes ne sont ni des poètes, ni des artistes. Il y a certes une centaine de vers écrits par des Arabes qui comptent parmi les plus beaux du monde, mais c'est tout... À l'âge de 17 ans déjà, j'avais traduit *Le Lac* de Lamartine en libanais et en caractères latins. Mais j'étais conscient à l'époque que je ne pouvais pas mener ma révolution linguistique et préconiser l'écriture de la langue libanaise en caractères latins au lieu de l'arabe, avant de devenir moi-même un grand écrivain de langue arabe et d'avoir la légimité nécessaire pour exprimer librement mes idées ! Quand il a écrit *La Comédie*, Dante s'est heurté à l'incompréhension de ses contemporains qui lui reprochaient d'abandonner le latin pour écrire dans une langue populaire,

« vulgaire » : le toscan. En imposant le toscan comme langue littéraire, Dante ne s'est pas trompé. Le problème du monde arabe, c'est qu'il existe un décalage entre la pensée et la langue qui, malheureusement, n'est plus adaptée. Or la langue est l'instrument de la pensée. Si cet instrument est désuet, il convient de le changer !

Mais comment avez-vous pu écrire dans une langue qui, à vos yeux, est une langue morte ?

Le père jésuite Lammens, qui était une sommité, a consacré toute sa vie à l'Orient. À la fin de sa vie, savez-vous ce qu'il a déclaré ? « J'ai perdu mon temps. » Cette phrase est terrible. Lammens a passé sa vie à écrire sur les Arabes qui ne méritaient pas ses efforts !

Et la Nahda alors ? Cette Renaissance n'a-t-elle pas sorti les lettres arabes de leur torpeur ?

Ce que vous appelez la *Nahda* ne vaut rien. Qui lit encore al-Yazigi aujourd'hui ? Personne ! La langue arabe était morte depuis mille ans, les écrivains de cette époque, chrétiens pour la plupart, l'ont ramenée à la vie. Or ils ne devaient pas réécrire dans cette langue. C'est comme si la France décidait tout à coup d'écrire de nouveau en latin – sachant que dans le latin, il y a de grandes choses, ce qui n'est pas le cas de l'arabe. Les gens de la *Nahda* n'auraient pas dû réveiller la langue arabe. Ils ont commis là une grave erreur. Mais ils n'assument pas seuls la responsabilité de cette faute. Les orientalistes, pour justifier leur existence et leur science,

<i>Palmarès Prix Saïd Akl 2016</i>
GHASSAN SALAMÉ, prix du rayonnement international
MOUIN HAMZÉ, prix des sciences
JAD HATEM, prix de philosophie
ANIS MOUSSALLEM et MAY MENASSA, prix de littérature
ÉLIE CHOUEIRI, prix de musique.

ont également donné l'illusion que l'arabisme est important...

Vous avez toujours défendu l'Europe dont le mythe est né sur les rivages du Liban-Sud. En quoi ce concept vous touche-t-il en tant que Libanais ?

Dans un texte intitulé « Qui est donc européen ? », Paul Valéry affirme : « Partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et une autorité simultanées, là est l'Europe. » J'aime cette formule qui insiste sur l'importance d'Euclide, le fils de Tyr. Si vous enlevez à l'Europe les savants phéniciens, elle s'appauvrit. À part Euclide, prenez Cadmos, le père de l'alphabet ; Pythagore, qui fut initié à Sidon, à Tyr et à Byblos ; ou encore Môchos de Sidon, le père de l'atome... Sans eux, l'Europe perdrait une grande partie de son patrimoine culturel... Paul Morand affirmait que « Tyr et Sidon furent une fois toute l'histoire du monde ». Quelle ville européenne – y compris Paris que j'aime profondément – pourrait en dire autant ? Aucune !

À votre avis, le Liban devrait-il faire partie de l'Union européenne ?

Bien entendu ! Quand j'ai appris la création de la C.E.E., j'ai jubilé. Mais l'Europe doit nécessairement se faire avec la Phénicie. Je ne puis concevoir l'Union européenne sans le Liban. Victor Bérard, qui fut président de la commission des Affaires étrangères à l'Assemblée nationale, affirmait que « la Phénicie est la mère patrie de cet outre-mer appelé Europe » ! On nous parle de l'entrée de la Turquie ou d'Israël dans l'Union européenne, c'est une aberration ! Ces idiots de politiciens libanais devraient exiger l'adhésion immédiate du Liban à cette Union que je considère comme le chef-d'œuvre poétique du XX^e siècle !

Propos retranscrits par
ALEXANDRE NAJJAR

Poème d'ici de WADIH SAADEH



D.R.

Né en 1948 à Chatin, dans le Nord du Liban, Wadiah Saadeh a travaillé comme journaliste à Beyrouth, Londres, Nicosie et Paris avant de s'installer à Sydney, en Australie. Il a publié douze recueils de poèmes dont le style original et puissant et la portée philosophique lui ont conféré une place de choix parmi les plus grandes voix de la poésie arabe contemporaine. Ses recueils sont traduits en français, en anglais, en allemand et en espagnol. *Le Texte de l'absence et autres poèmes* (Actes Sud, 2010) a reçu le prix Max-Jacob 2011.

Autres créatures

De sa brise qui passe naissent des créatures
Aériennes qui n'ont pas de lieu précis
Mais qui occupent tous les volumes
Et prennent toutes les formes.

L'espace dompté de lui-même par la vacuité
Créa pour lui les oiseaux,
Et la terre qui contempla longtemps ses déserts jusqu'à créer ses arbres
Abrita ses oiseaux
Plumes invisibles
Et ailes qui n'ont pas besoin d'air.

Une terre nouvelle tourne dans son cœur
Dans sa brise de nouveaux passants
Inconnus des chemins empruntés par les vents anciens,
Passants sans forme ni ombre
S'ils voulaient un foyer
Les creux de son souffle
Suffiraient
À les loger tous.

Autre lumière

Sur la haute montagne il ferma les yeux
Il ne voulait pas d'une lumière
vieille de milliers d'années sur lui
Il ferma les yeux et descendit
Dans la vallée
Où la lumière du fond ne provient pas du soleil mais
De la contemplation d'une pierre
par une autre pierre.

L'arrivée

Il se débarrassait d'un objet et faisait un pas
Le lourd fardeau l'empêchait d'avancer
L'empêchait d'arriver,
Il se débarrassait d'objets posés sur son épaule
Et d'autres dans son corps
Dans son cœur, dans ses yeux, dans sa tête, dans sa mémoire
Et avançait,
Chaque fois qu'il se débarrassait d'un objet, il faisait un pas
Et lorsqu'il fut totalement vide
Il arriva.

N'oublie pas l'arbrisseau

N'oublie pas l'arbrisseau
Que tu as planté avant que tu ne deviennes eau,
Féconde-le de ton autre eau
Peut-être que lui aussi aimerait devenir une autre créature
Peut-être qu'il voudrait une descendance autre que celle du premier fruit, accrochée aux branches
Féconde-le de ton eau vive
Peut-être qu'au lieu de fruits il voudrait des enfants qui courent
Et jouent autour de lui.

Les arbres aussi ont le désir de marcher et de voyager
Le désir d'une mère d'avoir des enfants
Qui ne meurent pas sur place,
A leurs racines embrasse les arbres de ton autre eau
Et laisse-les sortir de terre
Et marcher.

Poèmes traduits de l'arabe par Antoine Jockey

Le Spleen de Paris de Charles Baudelaire

Jamais ville ne m'a autant attristé. Paris sous son grand ciel gris. Paris au pas de mon chagrin. De ma soif profonde dans la nuit.

Le recueil de Baudelaire entre les mains, ou à l'esprit, je laisse pourtant l'intuition guider mon chemin. Et chaque page s'ouvre comme le pan d'un tableau sur la cité du Second Empire, souffrante et déchue, avec ses langueurs et ses destins anonymes. Pour le promeneur solitaire, la rue offre des potentialités mystérieuses, tout y est vacance, disponibilité à l'imprévu, « à l'inconnu qui passe ». La bohème tire de sa marche une expérience insolite, une écriture moderne, en prose, en lacs, en soubresauts, telles les ondulations des parcs et des venelles. La déambulation silencieuse au sein de la multitude cherche un corps, elle y entre, elle le visite, quel qu'il soit, mauvais vitrier, galant joueur, petite-maitresse, vieux saltimbanque, chien ou cheval de race ! Parfois même, frappée par le soleil, elle s'arrête devant le portail d'un vaste château. On y voit un enfant splendide, délaissant son joujou préféré, divertí par ce qui s'agit de l'autre côté de la route, entre

les chardons et les orties. La mise en abyme s'allonge : le lecteur suit le flâneur qui, attentif à débusquer le ghibier des boulevards, observe le garçon riche qui, à son tour, regarde un marmot, lui-même absorbé dans la contemplation d'une boîte grillée. L'objet vers lequel convergent toutes les tensions oculaires est, contre toute attente, un rat vivant ! L'animalité gesticulante vaut plus que l'humanité inerte de la poupée vernie et luxueuse gisant sur l'herbe. Et le rat, comme la charogne, se mue en source d'inspiration, présente en toutes choses pour qui sait découvrir la vérité sous « la répugnante patine de la misère ».

Elle demeure là cependant, au détour d'un sentier, la misère, l'obscur ennemie, « l'inquiétude d'un malaise perpétuel ». Le spleen, qui tombe sur la ville, à la fois chérie et maudite, habite la pensée du poète. Le sol lui apparaît aussi désolé que l'azur, les hommes semblent courbés par « leurs écrasantes chimères », le crépuscule amplifie la sinistre ululation des « infortunés que le soir ne calme pas ». Pourquoi tant de désespoir, tant de pesanteur dans Paris, sinon parce que Baudelaire s'y sent, encore et toujours, exilé, lui qui aspire



© Étienne, Carjat, 1862

à la Beauté supérieure, « déesse et immortelle » ? À chaque fois qu'il espère la saisir, elle lui échappe et, là où ses compagnons disent « Enfin ! », le poète s'écrit : « Déjà ! ». Il a beau supplier la bien-aimée, voyager dans l'océan de sa chevelure, s'y baigner, s'y réchauffer dans un plongeon qui l'accroche aux tresses, même lourdes et noires, comme à l'ombilic, il a beau essayer de mordre, tel un vampire, aux cheveux élastiques, il ne réussit qu'à « mordiller » le sein perdu, fantasmé, mythifié. Presque mystique dans sa verticalité et sa radiance, la toison incarne cet

« abominable instinct du Beau » qui fait considérer la femme, et Paris, et toute la terre, comme le reflet avorté du Paradis. Toujours frustrée, l'âme engourdie arpente les quartiers, les paysages, elle traverse les pays, les aurores boréales et, bannie en elle-même, elle se répète à l'envi : « Anywhere out of the world ».

Pourtant, ailleurs comme ici, l'artiste se trouve plus proche du bonheur que le reste des hommes, parce que justement, son désir le déchire, il « brûle de peindre » Celle qui s'enfuit très vite, la fleur écluse à peine, la lune qui s'étend sur nous « avec la tendresse souple d'une mère », l'implacable Vénus aux yeux de marbre. Il semble avoir reçu, contrairement à l'égoïste, le don de se fondre dans la foule affairée, dans l'agitation parisienne pour transformer l'orgie en cène ineffable, de communion, de « jouissance universelle ». Grâce à lui, les deux enfants séparés par la grille peuvent désormais se sourire l'un à l'autre, « fraternellement avec des dents d'une égale blancheur ». Grâce à lui, la fenêtre éclairée d'une chandelle devient porteuse d'infini. Plus leste qu'Asmodée, il soulève les vagues de toits par la force de son

imagination, cette « reine des facultés ». Et, avec le visage d'une femme mûre, entr'aperçue dans le trou noir de la vitre, « avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien », il réinvente son histoire, ou plutôt sa légende. Il redonne à la poésie sa tâche originelle qui consiste, selon l'étymologie grecque, dans l'acte de fabriquer, de créer, de recréer l'univers. La main qui caresse la chevelure, qui secoue des souvenirs dans l'air ou le rat dans sa boîte, est celle-là même qui écrit. Baudelaire est un faiseur d'images, de ribotes, de vies poétiques, plus fécondes et plus enivrantes que la vraie vie.

Je me dégage enfin du livre et je lève des yeux pleins de larmes en pleine rue, sans père, ni mère, ni sœur ni frère. Mais je sais que l'enchanteur, le marchand de rêves s'y cache quelque part, même dans la coupole basse de Paris, et qu'il veille, fervent et discret, à la douce mélodie. Alors, sans prévenir, elle m'arrive en un amoureux murmure. Et soudain la triste grisaille qui flotte sur les épaules et les pavés, passe là-bas, là-bas, en « merveilleux nuages ».

GÉRARD BEJJANI

Une rentrée prolifique au Liban



D.R.

C'est à présent une tradition bien établie – voire une tradition nationale – que chaque nouvelle édition du Salon international du livre arabe de Beyrouth déclenche, dans la presse locale, une série d'articles critiquant son manque d'organisation, sa monotonie, son programme... et déplorant l'envahissement de ses stands par les ouvrages religieux ou les livres de cuisine et d'astrologie. Ces critiques sont justes. Mais jusqu'à un certain point seulement, car le Salon arabe remplit toujours sa fonction primordiale : faire découvrir les nouvelles parutions des grandes maisons d'édition libanaises. En effet, celles-ci sortent la majorité de leurs titres prévus pour l'année conjointement à la tenue de cette foire qui est ainsi devenue l'emblème de la rentrée littéraire au Liban.

Parmi les ouvrages parus à l'occasion de ce 60^e Salon arabe (qui s'est tenu au Biel du 1^{er} au 14 décembre), il y'en a

Le livre de chevet de Guy Savoy



D.R.

J'avais toujours écouté avec plaisir mais, distraitemment je le confesse, les chansons de Georges Brassens ; Et puis la vie m'a mené à Sète et là, tout a changé.

Il faut savoir, en effet, qu'à Sète, ne pas connaître les textes de Georges Brassens est une faute grave... Alors, j'ai écouté avec plus d'attention ses mots et ses rimes et j'ai découvert son monde de poésie.

C'est un monde de mots si simples pour des textes si riches, un monde mêlant humour et tendresse, fraîcheur et philosophie, rébellion et rigueur. C'est un monde de poésie totale, celle qui cultive le beau et le vrai, qui sait nous amuser avec des rimes aussi inattendues que « *imbécile et codicille* » ou bien « *pardonné et trous de nez* » (!) et qui, successivement, nous fait sourire et nous donne la larme à l'œil comme dans cette merveilleuse chanson (que j'ai d'ailleurs apprise par cœur, dans un élan d'enthousiasme!) : *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*.

Je crois que Georges Brassens a fait aimer la poésie aux adeptes de la chanson et la chanson aux adeptes de la poésie ; une belle réussite.

Les recueils de chansons consacrés à Georges Brassens sont nombreux. J'ai choisi : *Georges Brassens, Chansons* aux éditions Seghers (2002), car en introduction figure un témoignage d'Alphonse Bonnafé, qui était son professeur de français au lycée Paul Valéry de Sète, et qui l'a accompagné dans ses premiers essais poétiques.

معرض بيروت العربي الدولي للكتاب

un qui a provoqué une sorte de « scandale » littéraire, faisant immédiatement couler beaucoup d'encre dans la presse, ainsi que sur les médias sociaux : il s'agit de sept lettres d'amour adressées par Ounsi el-Hage à Ghada al-Samman et publiées par cette dernière (*Rasa'el Ounsi El-Hage ila Ghada al-Samman*, Dar al-Tali'a). Malgré le contenu « platonique » de ces lettres qui ne révèlent presque rien de concret sur la relation du défunt poète libanais avec l'écrivaine syrienne, beaucoup ont accusé Al-Samman d'atteinte à la vie privée, certains allant jusqu'à la qualifier de mégalomane ; d'autres, ayant pris sa défense, ont soutenu que ces critiques sont le plus souvent motivées par une misogynie sous-jacente.

Suscitant moins de polémiques, les nouvelles parutions dans le domaine du roman n'ont pas été aussi nombreuses que celles de l'année passée. Le célèbre et prolifique Algérie Waciny Laredj raconte, dans *Nisa' Casanova* (Dar al-Adab), l'histoire d'un homme d'affaire agonisant qui convoque ses quatre épouses pour demander leur pardon, tandis que Hilal Chouman, dans son quatrième roman *Kana ghadan* (Dar al-Saqi), entremêle les vies de ses personnages au destin de Beyrouth secouée par une série d'événements étranges et mystérieux : des morts inexplicables frappant certains humains et beaucoup de chats, des explosions, des guerres... Mentionnons également le Palestinien né au Liban Mazen Maarouf qui publie son second recueil de nouvelles, *Al-jurzan allati lahassat Ozonai batal el-karateh* (*Les Rats qui ont léché les oreilles du champion de karaté*, al-Mutawasset), et poursuit, dans la même veine fantaisiste et hallucinatoire de son recueil précédent, l'exploration de la guerre civile vue à travers le regard d'un enfant à la fois cruel et innocent. Citons enfin deux autres romans, *Al-arrafah*

(Dar al-Saqi) de Ahmad Ali El-Zein et *Al-kha'foun* (Dar al-Adab) de Dima Wannous.

Hadiqat el-hawass (*Le Jardin des sens*) de Abdo Wazen mérite une mention à part. Ce récit à forte charge érotique, interdit en 1993 par la Sûreté générale libanaise pour « *description de l'acte sexuel de manière scandaleuse et pornographique* », est à présent disponible dans une seconde édition à tirage très limité (100 exemplaires). Cet acte de défi courageux de la part de l'éditeur Dar al-Jadid est certainement à saluer. Également de Abdo Wazen, on retrouve son nouvel ouvrage *Ghayma arbutuha bi khayt* (Hachette-Antoine), un recueil de courts textes en prose qui peuvent être qualifiés de médiations poétiques.

Quant à la poésie, deux recueils sont à signaler : *Mitaphiziq el-tha'lab* (*Métaphysique du renard*, Dar al-Saqi) de Abbas Beydoun, et *Hadatha zat marra fi Halab* (*Il était une fois à Alep*, Riad el-Rayyes) du poète et médecin syrien Fouad M. Fouad qui, dans un style sobre et désespéré, nous raconte la destruction d'une ville et l'extermination de ses habitants.

Le désastre syrien est à l'origine de l'essor de ce qu'on pourrait appeler la « littérature de témoignage » ; c'est le cas de *Ila an Kamat al-hareb* (Riad el-Rayyes) de Joulán Haji, ouvrage qui regroupe des témoignages de femmes ayant pris part à la révolution syrienne.

Également dans le domaine de l'essai, on retrouve *Dahiya waheda, modon kathira* (Riad el-Rayyes) de Youssef Bazzi et *Dam el-akhawayn* (Riad el-Rayyes) dans lequel l'historien Fawaz Traboulsi réunit ses propres articles traitant de la violence et de la guerre civile dans leur rapport à l'art et la littérature. Quant à Gilbert Achcar, il tente, dans son nouvel ouvrage *Intikassat el-intifada al-arabiya* (Dar al-Saqi), de rendre compte des facteurs qui ont été à l'origine de l'échec des soulèvements arabes.

La part de la littérature étrangère est de taille cette année, avec la traduction de quatre ouvrages majeurs : la première partie du roman de l'Italienne Elena Ferrante *L'Amie prodigieuse* (Dar al-Adab), un chef-d'œuvre ayant rencontré un succès mondial ; *Les Détectives sauvages* (al-Jamal) de Roberto Bolaño, ce Chilien devenu un classique juste après sa mort en 2003 et dont la plupart des romans sont encore indisponibles en arabe ; *Junky* (al-Jamal) de William S. Burroughs, l'auteur du fameux roman culte *Le Festin nu* ; enfin, la première des quatre parties de l'un des plus grands textes de la philosophie occidentale, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (al-Mutawasset) du maître incontesté du pessimisme Arthur Schopenhauer.

TAREK ABI SAMRA

Les sept voix de l'Afaq

Romans tous parus chez Dar el-Saqi, Beyrouth, décembre, 2016.

Sept nouveaux romans arabes ont vu le jour ensemble à l'occasion de la Foire arabe du Livre qui s'est tenue au Biel durant le mois de décembre. Sept jeunes auteurs ont profité de la bourse du Fonds arabe pour la Culture (Afaq) pour faire entendre leurs voix originales, concluant avec succès le pari discutable de ce qu'on appelle un « atelier d'écriture ». Quinze mois ponctués par trois rencontres qui furent autant d'occasions d'intenses échanges autour de tous les problèmes du roman, de la structure du récit à la sémiologie des personnages en passant par le niveau de langue et les particularités stylistiques. Le résultat est une collection de récits qui nous font faire le tour du monde arabe avec ses multiples facettes empreintes de violence et où les différentes quêtes d'émancipation individuelles semblent vouées à l'incertitude si ce n'est à l'échec.

D'abord le seul roman historique de la série : dans la ville de Fès, les pestiférés et les opposants politiques sont jetés dans la même prison alors qu'une guerre sans merci oppose le Sultan et le Calife qui n'était que son propre fils. *Un vent d'Est* (*Rih el-charki* de Mohsen el-Wakili), écrit dans une langue bien soutenue, qui sème la malédiction dans ce Maghreb moyenâgeux rappelant souvent une certaine actualité.

Avec un style qui se rapproche du ju-teux parler égyptien, Ahmad Magdy Hammam, chroniqueur littéraire lui-même, raconte sur un rythme enjoué (dans *Ayache*) l'ascension et la chute d'un journaliste cairote débrouillard et amoureux qui joue les délateurs et les apprentis sorciers dans un milieu de presse pourri par les rapports de force et le clientélisme. Procès virulent d'une société aux prises avec ses maux endémiques.

Saleem el-Beyk vit à Toulouse. Ce Palestinien né dans le camp de réfugiés Yarmouk à Damas et qui a fait un bon séjour aux Émirats arabes unis raconte le quotidien de l'exil dans une ville de province française où la découverte de l'autre se fait à travers une hantise des détails depuis les petits gâteaux de la boulangerie jusqu'aux corps des femmes en passant par diverses obsessions culturelles et comportementales. Le récit se termine par un retour incertain en Palestine (*Deux Villets pour Saffouriye*).

JABBOUR DOUAIHY



Les différentes quêtes d'émancipation individuelles semblent vouées à l'échec.

Le roman de Bassam Chamseddine au titre pourtant bon enfant, *Promenade familiale* (*Nouzha 'Aiyliya*) commence avec la rupture délibérée d'un code de bonne conduite entre deux tribus yéménites. Un assassinat commis un jour de marche, entraîne une suite de réactions vengeresses qui éclairent la composition de cette part essentielle de la société yéménite et ses pratiques violentes et archaïques résistant à l'irruption d'une certaine forme de modernité.

Samir Youssef revisite dans *Brûlures de neige* (*Hourouq el-thalj*) son Akkar libanais natal. Entre les échos de la guerre en Syrie qui parviennent à travers la frontière toute proche et la fréquentation effrénée des sites pornographiques, un jeune agent des Forces de sécurité intérieure s'enfoncé dans une perte des repères familiaux et personnels. Une chute bien humiliante.

Le Paradis des chauves-souris (*Jannat el-khafafich*) du Soudanais (du Sud) Boy John est l'histoire d'une quête. Le médecin Archangelo Merjan part vers le Sud chercher la piste d'un père assassiné dans des circonstances troubles, qu'on disait musicien guitariste mais qui s'avère mêlé à des questions politiques liées aux origines du dernier né des États arabes.

Un trio de dévoyés sévit, enfin, dans le *Quartier dangereux* (*Al-Hay el-khatir*), un bidonville mal famé d'une ville marocaine. Mohammed Ben Maylout, poète né dans les environs, nous emmène avec beaucoup de maîtrise et une écriture coupée au couteau dans les tréfonds de cette agglomération où violences et atrocités ne laissent pas de place à une possible humanité. Mourad, le personnage principal, incarne d'ailleurs l'impossibilité de déroger à un déterminisme social impitoyable. Tu y es né, tu y restes.

Avec une langue arabe juste colorée aux accents locaux, les sept romanciers partagent les repères d'une arabité où le dénominateur commun est, ces jours de grands troubles, surtout culturel.

Questionnaire de Proust à Georgia Makhlouf



© Philippe Matsas / OPALÉ

Membre du comité de rédaction de *L'Orient littéraire*, Georgia Makhlouf partage sa vie entre Paris et Beyrouth. Responsable du prix France-Liban décerné par l'Association des écrivains de langue française (ADELF), elle est aussi membre fondateur de Kitabat, association libanaise pour le développement des ateliers d'écriture et l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Absents* (L'Orient des Livres/Rivages, 2014, Prix Léopold Sedar Senghor), *Le Goût de l'Orient* et *Le Goût de la liberté* (Mercure de France, 2014/ 2016).

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La curiosité. Il y a tant de choses à apprendre !

Votre qualité préférée chez un homme ?
La force tranquille.

Votre principal défaut ?
L'intranquillité permanente.

Votre occupation préférée ?
Lire (face à la mer).

Votre rêve de bonheur ?
Une île grecque, des livres, la mer, des amis, mes enfants.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Être sans nouvelles de ceux que j'aime.

Ce que vous voudriez être ?
Heureuse d'être ce que je suis.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Un Liban laïc.

La fleur que vous aimez ?
Les tournesols (ceux de Van Gogh et les autres), à cause de leur orientation.

Vos auteurs favoris en prose ?
Siri Hustvedt, Nancy Huston, Marguerite Duras, Joyce Carol Oates, Herbjörg Wassmó.

Vos poètes préférés ?
Yvon Le Men, Vénus Khoury Ghata, Georges Schéhade.

Vos héros dans la fiction ?
Marguerite Duras (ou son double) dans *Un Barrage contre le pacifique* ou *L'Amant*.

Vos compositeurs préférés ?
Mon 3^e fils, dans quelques années.

Vos peintres favoris ?
Carpaccio, Paolo Uccello, Cézanne, Gauguin, Matisse.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les anonymes, ceux qui font des merveilles dans l'ombre.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'arrogance de ceux qui croient avoir raison, de ceux qui croient savoir.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Déposer les armes.

La réforme que vous estimez le plus ?
Toutes celles qui ont permis une plus grande égalité entre les hommes et les femmes.

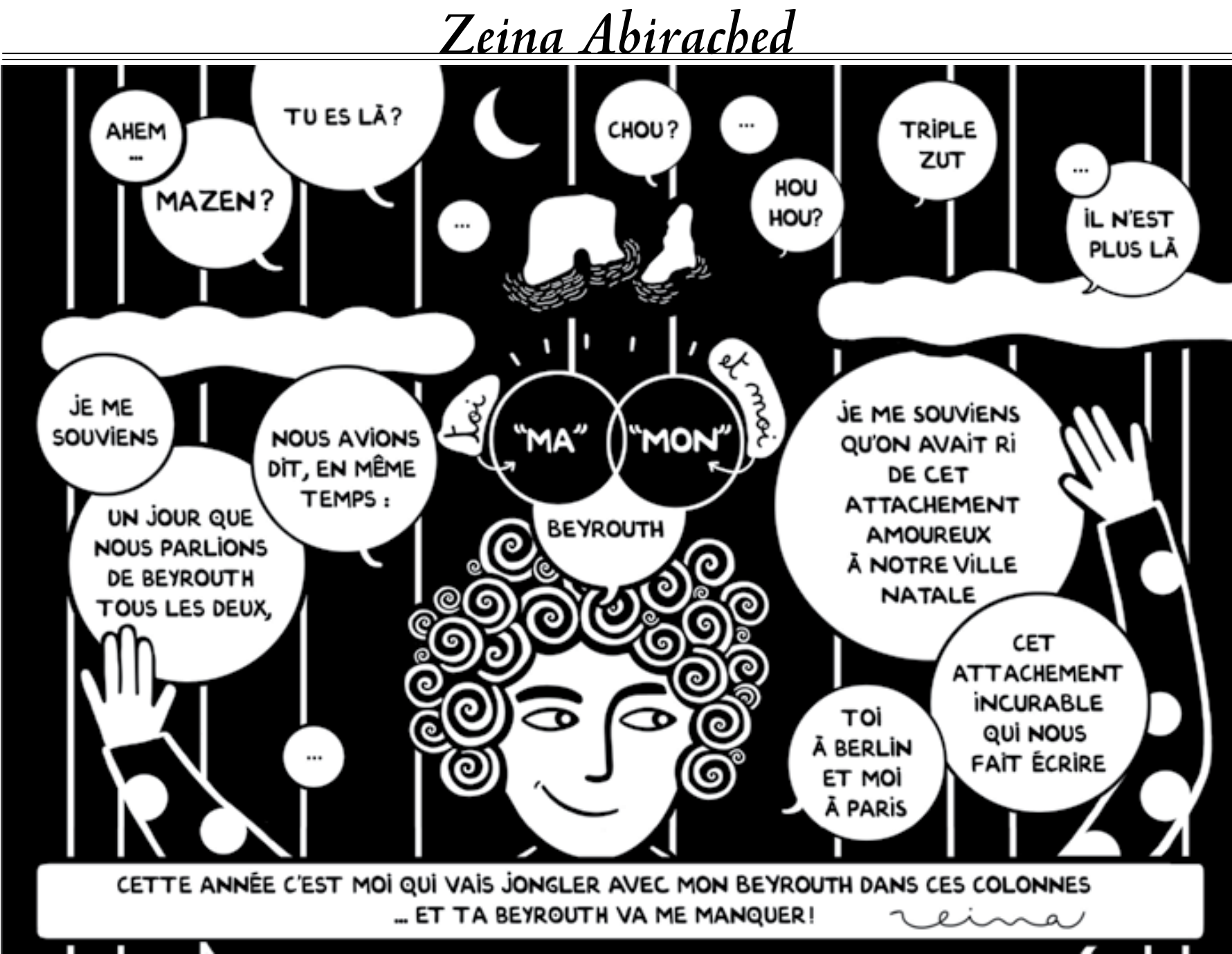
L'état présent de votre esprit ?
S'efforcer de vivre l'instant.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Debout.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
Le don d'ubiquité.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Les fautes avouées.

Votre devise ?
« *Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve.* » Je l'emprunte à Edgar Morin qui l'emprunte lui-même à Hölderlin.



Pour les nazis, l'avenir était à l'Est

LA PROMESSE DE L'EST, ESPÉRANCE NAZIE ET GÉNOCIDE 1939-1943 de Christian Ingrao, *Seuil*, 2016, 480 p.

Aujourd'hui, le nazisme est représenté comme le mal absolu. Il est immédiatement évoqué lors de la description des atrocités contemporaines. Il sert d'élément de référence. Pourtant, il appartient à l'histoire. Une première réaction aurait pu se contenter d'une sacralisation négative, d'un effroi permanent. Mais le besoin de comprendre a été le plus fort, même si pour certains, donner une explication historique était en soi une profanation, en particulier en ce qui concerne la destruction des juifs d'Europe, le judéocide, la shoah.

En ce domaine, les premières tentatives de synthèse ont déjà plus d'un demi-siècle. Elles ont apporté beaucoup, mais du fait même de la nature de la documentation, constituée pour l'essentiel par les archives de la bureaucratie nazie, elles ont donné une vision par « en haut ». Symptomatique est la discussion quasi-permanente pour déterminer vers quelle date l'ordre d'extermination complète a été donnée, alors qu'il n'était que dans la logique d'une série d'exterminations partielles.

En dépit des témoignages de survivants, l'essentiel de l'expérience des victimes nous échappe, à la fois parce qu'elle est de l'ordre de l'indicible et qu'elle est constituée d'histoires individuelles. La situation est bien différente si on se tourne vers les bourreaux. C'est ce que Christian Ingrao a entrepris dans toute une série d'ouvrages qui élabore ainsi une anthropologie historique de la violence à partir du nazisme.

INTRODUCTION À WITTGENSTEIN de Rola Younes, *La Découverte*, 2016, 128 p.

Que la collection Repères des éditions La Découverte consacre un volume à un philosophe, que celui-ci soit l'hermétique ou difficile Wittgenstein, rebelle aux vulgarisations de sa pensée, que l'*Introduction* soit d'une louable clarté et de grande utilité, que l'auteur en soit la libanaise Rola Younes, enseignante à l'USJ, voilà qui ne peut que ravir.

Après un premier chapitre bien fourni sur la vie, les lectures, les relations (Russell, Moore, Keynes), les écrits de Ludwig Wittgenstein (1889-1951), Younes combine approches chronologique et

Il a ainsi déterminé que pour ses adhérents, le nazisme représentait un système de croyances qui procurait la certitude d'une lecture du passé, d'un engagement présent et d'un espoir d'avenir. Il en ressort que l'utopie meurtrière incluse dans le nazisme a été l'un des moteurs de sa puissante attractivité. Avant même que la guerre ne soit gagnée, les nazis ont tenté de concrétiser leur projet d'un monde nouveau.

Dès la conquête de la Pologne en septembre 1939, ils mettent en place une agence destinée à la fois à organiser des nouveaux territoires de colonisation à l'aide de déplacements de population et à l'élimination de l'influence nuisible des catégories de population allogènes représentant un danger pour le Reich. Il s'agit d'installer des « *Allemands ethniques* » dans les régions conquises. Dans les premiers mois, tout se déroule dans une grande confusion et avec des résultats médiocres d'autant plus que cela désorganise l'économie et en conséquence diminue la prédation nazie. À partir de l'été 1940, on comprend que l'on doit « *laisser mourir* » les populations juives et polonaises concernées en aggravant leurs conditions de vie. Avec l'invasion de l'Union soviétique (22 juin 1941) commence la « *grande guerre raciale* » qui se traduit par le massacre de masse des juifs et des communistes. À partir de 1942, on entre au maximum de la pulsion génocidaire qui concerne toute l'Europe.

L'originalité de ce travail est de se consacrer à la politique de germanisation qui est le corollaire de celle de l'extermination. Quelques milliers de fonctionnaires appartiennent à la nébuleuse d'institutions concernées qui fonctionne en interaction, en mélange



D.R.

de rivalité et de surenchère, mais aussi de collaboration et de circulation de l'information. L'auteur analyse la formation et le parcours de ces fonctionnaires meurtriers. Des cas individuels sont présentés. De là, le livre se consacre à une approche saisissant les émotions de ces acteurs: la germanité est en danger, l'Est est une terre d'avenir.

Les planificateurs font comme si les territoires à coloniser étaient vides, alors qu'ils savent qu'il s'agit d'expulser ou d'exterminer dans un délai plus ou moins long. Certains documents prévoient ainsi la disparition de plusieurs dizaines de millions de personnes. L'aménagement hygiénique du territoire accompagne ainsi la programmation des génocides successifs.

Mais après la bataille de Stalingrad, l'énergie se concentre sur l'effort de guerre et la réalisation de l'utopie est remise à des temps meilleurs.

L'utopie meurtrière incluse dans le nazisme a été l'un des moteurs de sa puissante attractivité.

À partir des premiers mois de 1943: « *Qu'on nous entende bien: le III^e Reich n'était pas mort, la croyance nazie non plus. La foi restait vivace, dans toute la diversité de ce qu'elle avait toujours revêtu. Mais l'espérance s'estompait, l'horizon d'attente avait muté et l'aventure impériale s'était dissipée et avait été remplacée par un horizon d'attente moins multidimensionnel, plus axé sur le présent du combat et des mobilisations. L'utopie nazie avait vécu.* »

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au cas de Zamosc, une

région aux confins de la Pologne et de l'Ukraine, qui a servi de lieu pour tous les essais de l'ingénierie nazie. On voit ainsi comment concrètement se sont appliqués les projets utopiques. La société locale a été martyrisée de façon terrible. Outre l'extermination des juifs et la prédation nazie, les conflits ethniques entre Polonais et Ukrainiens, attisés par les nazis, ont fait des milliers de victimes. On est là dans un véritable théâtre de la cruauté, une guerre de tous contre tous. Une guerre de l'entre-soi qui ne peut déboucher que sur le déplacement des populations.

On comprend bien que c'est ainsi que le martyr de l'Europe orientale a conduit à son homogénéisation ethnique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Ce livre est particulièrement important à bien des égards. Il montre combien une anthropologie de la violence et une histoire des émotions apportent un vrai renouvellement à l'histoire du nazisme qui tend à se perdre dans le marécage des prises de décision bureaucratique et mortifère. Au-delà, il marque combien il est insuffisant de dire que la radicalisation est le fruit de la méchanceté des autres. La violence est d'autant plus forte qu'elle est l'instrument de réalisations de projets utopiques ou millénaristes.

Il est bien évident que le lecteur proche-oriental trouvera là bien des sujets de réflexion et de méditation sur sa propre région, parce que si le nazisme appartient à un temps et à un lieu, la violence venue d'en haut ou d'en bas se retrouve dans bien des situations d'aujourd'hui.

HENRY LAURENS

Le philosophe de Cambridge à la portée des non-initiés



D.R.

vie personnelle, son altercation avec Popper en 1946...) tirent l'ouvrage du côté du vécu.

Précise dans le détail, l'auteure contourne le débat des écoles wittgensteiniennes qui insistent soit sur la rupture soit sur la continuité du philosophe de Cambridge: il aurait d'abord proposé une théorie métaphysique de la connexion entre le langage et le monde puis se serait contenté de décrire les pratiques linguistiques réelles. Son exposé introduit à une meilleure intelligence de propositions sibyllines comme: le monde est « *la totalité des faits, non des choses* » ou « *ce qui peut être montré ne peut être dit* »...

L'éthique, l'esthétique, Dieu ne peuvent être objets de « *propositions* » parce qu'elles relèvent de ce qui est « *supérieur* » au « *monde* » de « *ce qui arrive* ».

En conclusion, Younes, à la suite de Bouveresse, montre que Wittgenstein, contre Deleuze, répond au critère deleuzien de la philosophie: la création de concepts. L'*Introduction* à plus d'un titre mérite d'être lue.

FARÈS SASSINE

À lire

La rentrée hivernale 2017
Parmi les principaux titres de la rentrée de janvier/février 2017: *Le Cas Malaussène* de Daniel Pennac (Gallimard), *Tout ce dont on rêvait* de François Roux (Albin Michel), Romain Gary *s'en va-t'en guerre* de Laurent Seksik (Flammarion), *Article 353 du code pénal* de Tanguy Viel (Minuit), *Danser au bord de l'abîme* de Grégoire Delacourt (JC Lattès), *Complots et Beauté* de Philippe Sollers (Gallimard), *Ville, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi (Gallimard), *Cap Kalafatis* de Patrick Besson (Grasset), *Terreur* de Yann Moix (Grasset), *Quarante ans* de Marc Lambron (Grasset), *L'Amant noir* d'Etienne de Montety (Gallimard), *La Société du mystère* de Dominique Fernandez (Grasset), *Une Jeunesse perdue* de Jean-Marie Rouart (Gallimard), *Colette et les siennes* de Dominique Bona (Grasset), ainsi que *Place des Vosges*, le dernier livre de Michel Braudeau après un silence de dix ans (Le Seuil).

.....
Daniel Rondeau raconte Beyrouth
Après Carthage, Alexandrie, Tanger et Istanbul, Daniel Rondeau consacrera un livre à une cinquième ville méditerranéenne qu'il connaît bien: Beyrouth. Ouvrage à paraître aux éditions Stock.



© Maurice Rougemont

.....
Jean-Paul II et le Liban
Il faut saluer le travail colossal accompli par Naji M. Kozaily, juriste et philosophe de formation, pour réunir *Les Textes de Jean-Paul II sur le Liban*. Au total, plus de 1500 pages, qui montrent à quel point ce pape remarquable aimait le Liban dont il avait parfaitement saisi le « message ». Un recueil précieux à lire et à conserver!



D.R.

.....
La monnaie libanaise revisitée
Tony Anka et Wissam Lahham viennent de signer aux éditions Dergham un beau livre intitulé *L'Histoire du papier-monnaie libanais*, préfacé par le gouverneur de la Banque du Liban, Riad Salamé, qui retrace, photos à l'appui, l'histoire des billets de banque libanais depuis le début du Mandat français jusqu'en 1964. Une contribution essentielle à la sauvegarde de notre patrimoine.



.....
Les Reflets de Joseph Airut
Avocat et fin lettré, Joseph Airut (1893-1956) collabora à *La Revue phénicienne* de Charles Corm et publia en 1955 un recueil de poèmes, *Les Reflets*, devenu introuvable. Ses fils Georges et Charles Airut, viennent de rééditer chez Dergham ce livre qui s'ouvre sur une lettre d'Henri de Régnier adressée à l'auteur et s'achève sur des réflexions philosophiques réunies sous le titre « *Les Splendides inquiétudes* ».



À voir



D.R.

Le film tiré du roman de Philip Roth, *Pastorale américaine*, paru en français chez Gallimard, vient de sortir en salles. Réalisé par Evan McGregor (qui joue également dans le film), il réunit Jennifer Connelly, Dakota Fanning et Rupert Evans.

YOUSSEF MOUAWAD

Publicité

Démocratie consensuelle? Certes, mais au forceps.

LE SYSTÈME MULTICONGRESSIONNEL, UNE INVENTION LIBANAISE? de Valérie Azhari, *Geuthner*, Paris, 2016, 355 p.

L'ouvrage de Valérie Azhari nous donne à lire l'histoire du Liban comme le récit de guerres intestines ponctuées de cessez-le-feu! Car elle a pointé du doigt la question de la violence politique. Et la violence est quelque part fondatrice d'ordres nouveaux, et pas uniquement sous nos latitudes. Sans devoir remonter à l'aube de l'histoire, nous pouvons conclure que la *moutasarifiya* est née des suites des massacres confessionnels de 1860. Et de même la proclamation de l'État du Grand Liban par le général Gouraud en 1920 est la conséquence directe de la défaite des troupes du roi Fayçal à la bataille de Maysaloun. La crise de 1958 a rééquilibré un tant soit peu la formule politique au niveau de l'administration publique (*siti wa siti moukarar*). Et enfin les conflits protéiformes de la guerre libanaise ont accouché de la formule de Taëf, comme l'accord de Doha était la suite logique du coup de force opéré le 7 mai 2008 par les sections d'assaut du 8 Mars.

Le Liban s'est certes structuré autour d'une formule attrayante, celle de la démocratie consensuelle. Selon l'auteure, les idiosyncrasies du système multicongressionnel libanais sont dues à

une évolution spécifique de notre histoire et de notre culture politiques. On peut donc parler d'une « invention » et les Libanais peuvent en revendiquer la paternité. Faut-il ignorer cependant qu'à chaque reprise l'étranger est intervenu, nous forçant la main pour parvenir à un accord?

La thèse de Valérie Azhari revient à dire que les décisions fondatrices du régime multicongressionnel (et de ses multiples avatars) ont été prises « à chaud ». C'est dans l'urgence ou sous la pression que le Liban s'est construit! Le Liban pluriel a toujours été régi par l'état d'exception; c'est qu'on y vit soit à la veille d'un conflit soit au lendemain d'un armistice. Dans des pays où les sociétés sont apaisées, l'état d'urgence est décrété par les autorités. Au Liban nul besoin de déclaration, l'urgence EST.

L'ouvrage en question s'articule autour de trois parties présentées de façon chronologique et thématique. La première partie est consacrée à la naissance du Liban et à sa formation historique allant de l'Émirat Ma'anide jusqu'à la fin de la période mandataire. La deuxième partie de l'ouvrage survole la période de la première indépendance, et souligne



D.R.

C'est dans l'urgence ou sous la pression que le Liban s'est construit!

En fait, tout est prétexte à querelle au Liban. Tant et si bien que Dominique Chevallier se demandait si la permanence de nos traits fondamentaux (nos structures communautaires de base) ne voulait pas notre société à une évolution agitée mais très lente.

Or Michel Chiha nous avait prévenus que le Liban était « *un pays que la tradition doit défendre contre la violence* ». Mais était-ce autre chose qu'un vœu pieux de la part de l'ancien élève des pères jésuites?

Car à jeter un coup d'œil sur le récit que fait Valérie Azhari de notre histoire cahotante, on réalise que tout est violence, chaque changement de régime et chaque révision constitutionnelle s'opérant au forceps... et avec intervention étrangère.

Pierre Bayard est célèbre pour son essai *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus* et ses contre-enquêtes : *Qui a tué Roger Ackroyd* ? où le narrateur se demande si, dans le roman d'Agatha Christie (*Le Meurtre de Roger Ackroyd*), Hercule Poirot a bien identifié le coupable, ou *Enquête sur Hamlet*, une illustration littéraire du dialogue des sourds... *Le Titanic fera naufrage* vient clôturer la trilogie consacrée à l'anticipation littéraire, une thématique qui n'est pas sans rappeler par exemple *Utopia* d'Ahmed Khaled Towfik ou *Les Ailes de papillon* de Mohamed Salmawy; par leurs aspects visionnaires, lus à la lumière de la révolte de 2011 en Égypte, ces ouvrages viennent étayer les thèses de l'auteur...

Comment la réflexion qui a donné naissance à votre trilogie consacrée aux œuvres d'anticipation est-elle née ?

Comme beaucoup d'auteurs contemporains – je pense en particulier à Georges Didi-Huberman –, je suis sensible à l'intérêt d'une certaine forme d'anachronisme, ou plus largement de modèle de temporalité apparemment aberrant, pour penser la littérature et l'art. Tout se passe comme si notre représentation traditionnelle de l'écoulement du temps, sous la forme d'une flèche horizontale orientée du passé vers l'avenir, rendait mal compte de la manière dont la littérature ou l'art expriment la réalité. Si on se limite à une représentation traditionnelle du temps, comment expliquer que certains auteurs donnent le sentiment de raconter des événements de leur vie personnelle qui ne leur sont pas encore arrivés (*Demain est écrit*) ? Ou que des créateurs plagient sans vergogne des œuvres des siècles futurs (*Le Plagiat par anticipation*) ? Ou racontent des catastrophes collectives à venir, à l'image du romancier américain Morgan Robertson, qui décrivit la tragédie du Titanic avec quatorze années d'avance (*Le Naufrage du « Titan »*) ? À cela s'ajoute mon intérêt pour la

Pierre Bayard : « La lecture de ce livre peut vous sauver la vie ! »

science-fiction. Ses auteurs – je pense en particulier à Philip K. Dick – proposent des modèles de temporalité suggestifs, qui illustrent cette idée que nous ne sommes pas seulement déterminés par notre passé, mais aussi par notre futur.

Vous distinguez la prédiction, basée sur un raisonnement scientifique conscient de la prémonition préconsciente et intuitive. Peut-on établir avec rigueur cette distinction lorsqu'il s'agit d'œuvres de fiction ?

Non, elles s'entremêlent, mais il est intéressant de les faire jouer ensemble. Jules Verne offre un bon exemple de ce mélange. Une part de ses anticipations repose sur des recherches scientifiques, mais celles-ci n'expliquent pas tout. Je cite ainsi le cas du roman peu connu, *Sens dessus dessous*, où il annonce le réchauffement climatique, que rien ne laisse prévoir à l'époque où il écrit. On pourrait en dire autant des descriptions que fait H. G. Wells de la puissance de l'atome et de son idée de l'utiliser comme une arme, bien avant la découverte de ses capacités destructrices.

Pourquoi écarterez-vous les notions de coïncidence et de hasard dans l'explication du caractère prémonitoire de certaines œuvres ?

La première raison est que si j'explique ces phénomènes d'anticipation par le hasard, je scie la branche sur laquelle – si j'ose dire – mon livre est assis et celui-ci n'a plus de raison d'être ! Par ailleurs, la coïncidence n'explique pas tout. Ceux qui s'y réfèrent sont obligés d'admettre qu'une part de l'anticipation – ce que j'appelle la prédiction – s'explique par le



© Hélène Bamberger

travail de documentation et de réflexion de l'écrivain. Mais cela ne revient-il pas à admettre que la littérature et l'art ont bien une capacité anticipatrice ?

Les créateurs, seuls, ont cette capacité d'anticiper les évolutions à venir ?

Non bien sûr ! C'est aussi le cas de nombreuses professions comme les cartomanciens ou les traders. Mais je fais l'hypothèse que les créateurs ont une sensibilité particulière, qui les rend aptes à percevoir les signaux faibles émis par le futur. Et si l'on accepte la théorie des univers parallèles, il n'est pas absurde de penser qu'ils captent des signes discrets émis par

Universitaire, psychanalyste et écrivain, Pierre Bayard bouscule les modes de déchiffrement traditionnels et pose les jalons d'une nouvelle herméneutique ouverte à la « surinterprétation », aux lectures à rebours de la logique et aux associations paradoxales.

ceux de ces univers qui sont les plus proches du nôtre.

Cette théorie des univers parallèles tourne-t-elle définitivement le dos au règne absolu et sans partage de la Raison ? Quel impact sur la littérature ?

La théorie des univers parallèles, à laquelle je me réfère souvent et à laquelle j'ai consacré un livre (*Il existe d'autres mondes*), n'est pas irrationnelle, puisqu'elle est défendue par un certain nombre de physiciens très sérieux et considérée comme possible par d'autres. Elle permettrait d'expliquer les phénomènes d'anticipation

littéraire, mais aussi de multiples expériences de la vie courante, difficilement explicables autrement, comme l'impression d'avoir déjà rencontré une personne ou vécu un événement. Dans le domaine de la littérature et de l'art, elle enrichit notre perception des œuvres, puisqu'elle nous rend sensibles, par exemple, aux variantes, c'est-à-dire à tout ce que ces œuvres auraient pu être – et donc en réalité sont – dans des univers différents.

Votre analyse ne serait-elle pas un « délire d'interprétation » avec le sens que vous lui donnez dans *Qui a tué Roger Ackroyd* ?

C'est tout à fait possible en effet ! Mes livres sont portés par la voix de narrateurs qui n'ont pas toute leur raison et développent des théories dans lesquelles je me reconnais parfois, mais parfois seulement. Le narrateur du *Titanic fera naufrage* est du genre complotiste et a tendance à beaucoup interpréter les signes. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Je laisse le lecteur juger. Mes livres proposent des énigmes, pas des solutions.

Votre lecture appelle à une autre manière d'écrire l'histoire de la littérature et de l'art. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Ce que j'explique dans cette trilogie a des effets aussi bien sur l'histoire individuelle que sur l'Histoire collective. Les théories que je développe permettent par exemple d'écrire autrement les biographies en commençant par le bon bout, c'est-à-dire par la fin. Dans *Demain est écrit*, ainsi,

j'ai raconté la vie d'Oscar Wilde en décrivant sa mort, puis son incarcération, puis son procès, et en terminant par son enfance, etc. Cette manière de prendre le temps à rebours permet de mieux comprendre comment Wilde pressent certains événements et comment ceux-ci s'inscrivent dans son écriture de manière prémonitoire. La prise en compte de l'anticipation permet également d'avoir un autre regard sur les phénomènes de plagiat. Il est évident par exemple que Laurence Sterne est un écrivain du XX^e siècle, non du XVIII^e ! En le déplaçant de deux siècles, comme j'ai proposé de le faire avec *Le Plagiat par anticipation* dans le cadre d'une proposition de réécriture générale de l'histoire littéraire, il est possible de mieux mettre en évidence la façon dont il s'est inspiré de la révolution romanesque du début du XX^e siècle.

Votre livre permet-il de lire l'avenir ?

Je l'espère ! Je ne me contente pas en effet de proposer un modèle de compréhension de la capacité anticipatrice de la littérature et de l'art, je formule moi-même des prédictions, en particulier à partir de ce que j'appelle les « *anticipations dormantes* », c'est-à-dire des anticipations contenues dans les œuvres, qui ne se sont pas encore réalisées mais qui pourraient bien l'être demain. Bref, la lecture de ce livre peut vous sauver la vie !

Propos recueillis par
KATIA GHOSN

LE TITANIC FERA NAUFRAGE de Pierre Bayard, *Minuit*, 2016, 176 p.

Roman

Le passé inavouable

PALACE CAFÉ d'Anne Defraiteur Nicoleau, *Tamyras*, 2016, 250 p.

Deux romans écrits par des Européens et qui prennent Beyrouth pour sujet ou pour toile de fond ont récemment attiré l'attention. Tous les deux, par un hasard amusant, portent des titres liés à la géographie familière du bord de mer de la capitale. Le premier est le singulier *Sporting Club* d'Emmanuel Villin, et le second *Palace Café*, d'Anne Defraiteur Nicoleau. Si *Sporting Club*, à travers l'illusion d'une enquête et un faux jeu de pistes, est essentiellement une description de Beyrouth dans laquelle l'écriture et sa dentelle sont une composante fondamentale, *Palace Café* de son côté, tout en décrivant la ville de l'après-guerre, est surtout une tentative de réflexion sur la mémoire et les désillusions d'une génération à travers l'histoire d'une famille et de ses fils.



D.R.

Palace café est une réflexion sur les désillusions d'une génération.

Publié en septembre dernier par les éditions Tamyras, *Palace Café* raconte le retour à Beyrouth d'un homme, Antoine Frem, parti du Liban durant la guerre et qui y revient longtemps après la fin du conflit, pour tenir compagnie à son père victime d'un accident de santé. Or le père va bien, et on comprend vite que le retour d'Antoine était surtout motivé par autre chose, par la quête d'une vérité restée enfouie et liée au passé de sa famille, et notamment à celui du fils aîné, le frère d'Antoine, Kamal. Milicien engagé très tôt dans la guerre civile, et tenu par la famille pour une sorte de héros idéaliste, Kamal meurt durant le conflit, et demeure dans la mémoire comme un martyr tombé pour ses belles idées. Sauf que ce n'est pas si simple. Quelque chose depuis le début est demeuré inexpliqué, et c'est à sa recherche que revient le personnage.

Ce retour est pour Anne Defraiteur Nicoleau l'occasion d'une description de la ville et du pays durant la période récente. On y reconnaîtra ce qui fait notre quotidien, la vie exaltante et excitante,

mais aussi les détails pénibles, drôles ou agréables, tout cela à partir du regard d'un personnage qui observe les réalités nouvelles comme l'étranger qu'il est devenu, et les compare sans cesse avec ce qui lui en est resté de familier. Mais ce retour n'est pas si simple, parce qu'Antoine cherche quelque chose et va être confronté à des résurgences sinistres du passé, personnages qu'il retrouve sur son chemin de manière insistante, signes qu'il ne parvient pas à déchiffrer, refus intrigant de témoigner de la part d'amis anciens etc.. Tout cela le ramène néanmoins systématiquement à la figure de son frère, à la guerre et à la mort de Kamal. Ce qui était bel et bien un terrible secret de famille se révèle petit à petit, adroitement, à mesure que le récit progresse.

Si nombre de romans et de films ont été écrits ou produits pour interroger les temps de la violence libanaise, l'intérêt de *Palace Café* est de revenir dessus à partir de la question importante de l'oubli, du déni ou du refoulement à quoi nombre de choses inavouables ont été soumises après la guerre. Mais entendons-nous, il ne s'agit pas ici de mémoire collective, sur quoi on glose sans fin et sans résultat. L'intérêt du roman est d'interroger la manière avec laquelle l'oubli ou le refoulement sont vécus de manière plus restreinte, et comment les familles et les cercles sociaux plus étroits ont souvent à gérer de terribles désillusions, et le déni qui s'ensuit, après la découverte des agissements de certains de leurs membres, voulus ou rêvés comme des héros mais très vite emportés avec les milices de leur temps dans des activités mafieuses et criminelles.

En dépit de quelques petits détails, comme le fait que le roman soit accompagné de notes explicitant de manière trop systématique chaque mot d'arabe du texte, et le fait qu'il se glisse dans le récit quelques erreurs historiques, comme celles qui font intervenir les miliciens des Forces libanaises à Tripoli et à Jezzine au milieu des années quatre-vingt, *Palace café* est une belle découverte, et gagne en intensité de page en page grâce à l'intelligence du propos et à la manière pleine de rebondissements avec laquelle il est mené.

CHARIF MAJDALANI

À la sempiternelle question de savoir où est le narrateur et à partir d'où est écrit le texte, Ian McEwan s'amuse à balader son lectorat depuis des années, avec un brio tel qu'il revient désormais régulièrement dans la *short list* des auteurs nobélisables (certes une garantie de rien si l'on considère le sort fait depuis deux décennies par les jurés suédois à Philip Roth). Que l'on se souvienne du retournement final de son roman d'espionnage *Sweet Tooth* (*L'Orient littéraire*, décembre 2012) ou encore de la complicité un peu duplice du narrateur dans *On Chesil Beach* (*L'Orient littéraire*, octobre 2008).

Dans *Nutshell*, le narrateur est donc un fœtus de près de neuf mois qui semble avoir les mêmes facilités syntaxiques, les mêmes nuances de vocabulaire et aussi la même finesse d'analyse que l'auteur anglais. « *So here I am, upside down in a woman. Arms patiently crossed, waiting, waiting and wondering who I'm in, what I'm in for.* » Sa jeune mère, Trudy, vingt-huit ans, est portée sur le bon vin et la concupiscence. Surtout, prétextant un appel d'air, elle a renvoyé de chez lui John, son mari et le père de l'enfant à venir, éditeur de poésie naïf et idéaliste dont le seul bien est la vaste maison décrépie désormais occupée par la seule Trudy. Ce n'est que très progressivement que le narrateur réalise, et nous avec lui, ce qui se passe vraiment dans le monde extérieur, c'est-à-dire l'adul-

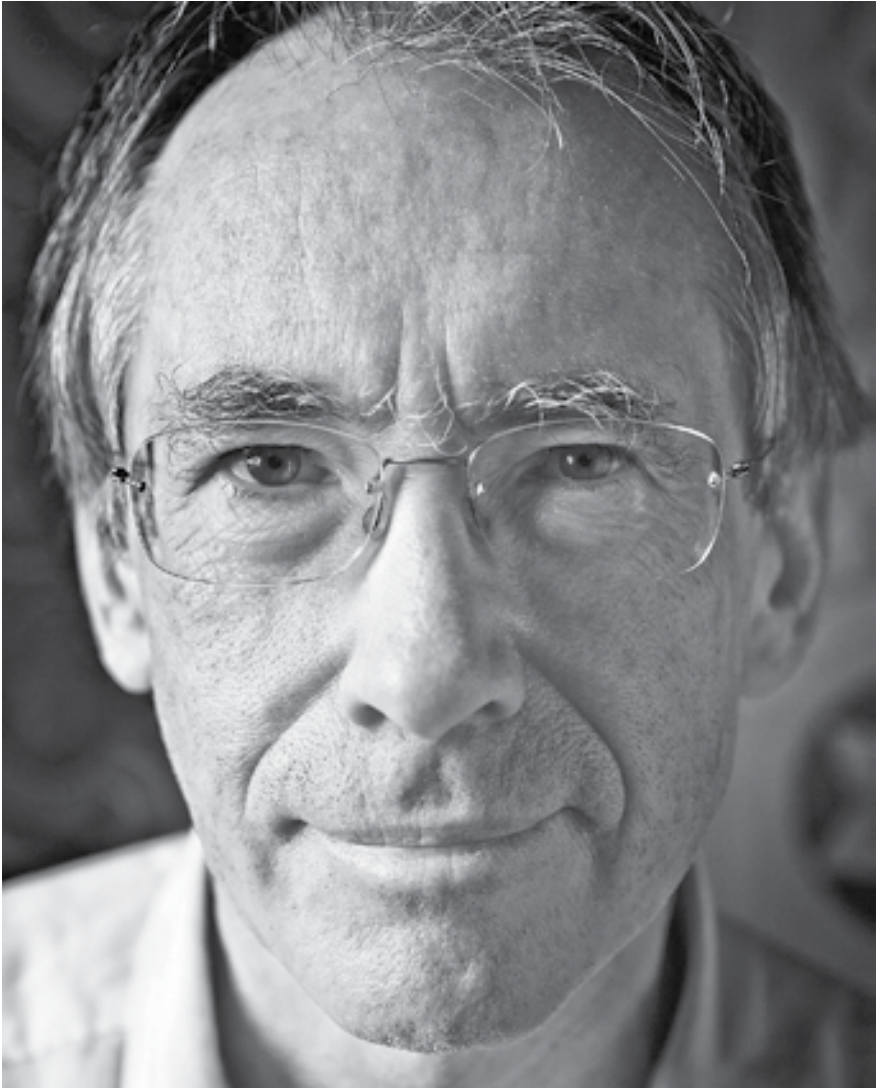
tère de sa mère avec Claude, son jeune beau-frère, un peu sot, un peu fat, et surtout... le meurtre planifié du mari.

* * *

À sa manière, McEwan contribue au quatre-centième anniversaire de la mort de Shakespeare en rendant un hommage très direct à *Hamlet*, où l'infidélité de la mère ne serait pas observée par un jeune prince du Danemark mais par un tout petit être à deux semaines de sa naissance. D'emblée, l'épigramme cite la pièce et indique des problématiques identiques : « *O God, I could be bounded in a nutshell and count myself a king of infinite space – were it not that I have bad dreams.* » Notre Hamlet in utero, qui n'est d'ailleurs jamais nommé, pas même sûr que ce soit un garçon, a une double problématique existentielle : d'une

Version originale

Hamlet in utero



D.R.

part la question bien sûr de l'être, celle d'être plutôt que de ne pas être, celle du bébé sur le point d'advenir ou finalement pas, posée ici d'un point de vue pré-natal (et il faut reconnaître que seule la littérature permet ces délicieux tours de passe-passe), et d'autre part l'intrigue elle-même, sa dimension politique, et la tentative quasi impossible d'infléchir le cours des événements.

Mais notre narrateur est un embryon d'aujourd'hui, moderne, très articulé, ayant une préférence marquée pour le Sancerre, ultra-informé notamment par le biais des podcasts qu'écoute intensivement sa mère, et la première question qui se pose à lui est bien celle de la pertinence de voir le jour. McEwan en profite alors pour donner une image du monde tel qu'il est, et ses opinions très tranchées, souvent polémiques,

sur le changement climatique, l'extrémisme religieux, les questions de genre ou encore les identités politiques.

* * *

Un cerveau bien formé donc, et lancé dans un soliloque de deux cents pages, mais un cerveau coïncé dans un enfant à naître, lui-même coïncé dans un roman dont il ne perçoit, vu de l'intérieur, que très vaguement l'intrigue; autant dire qu'il est, comme le lecteur, plutôt dans le noir durant toute l'entame du récit. Il n'est pas non plus très sûr de ce qu'il veut d'ailleurs. Il y a certes l'idée de sauver son géniteur en tentant par impossible de faire capoter la tentative de meurtre (qui n'est pas ici au poison mortel versé

dans l'oreille, mais... à l'antigel – sans en dire plus), mais également éviter la prison à sa mère et une vie derrière les barreaux. On souffre avec lui de l'indigence du couple adultérin, les scènes de sexe sont décrites de manière hilariante par le narrateur lui-même, parfois de la façon la plus lapidaire : « *Enter Claude... Exit Claude* », mais ailleurs aussi avec une cruelle précision et un niveau littéraire presque inégalé dans la production contemporaine : « *Not everyone knows what it is to have your father's rival's penis inches from your nose. By this late stage they should be refraining on my behalf. Courtesy, if not clinical judgement, demands it. I close my eyes, I grit my gums, I brace myself against the uterine walls. This turbulence would shake the wings off a Boeing. (...) On each occasion, on every piston stroke, I dread that he'll break through and shaft my soft-boned skull and seed my thoughts with his essence, with the teeming cream of his banality. Then, brain-damaged, I'll think and speak like him. I'll be the son of Claude.* »

* * *

Le narrateur est au désespoir, et pour en finir avec une vie qui n'a pas encore commencé, il n'a à portée de main, en guise de corde, que le cordon ombilical. Il en sait déjà trop sur l'existence, trop sur ce qui l'attend, son histoire est une tragédie, mais une tragédie qu'il affronte de face, comme pour mieux la contrer.

Pour en finir avec une vie qui n'a pas encore commencé, il n'a à portée de main, en guise de corde, que le cordon ombilical.

Dans la tradition folklorique juive, quand il est dans le ventre de sa mère, avant de naître, l'enfant sait tout, il a la connaissance des mystères de la création et de la sienne, Mais juste avant de venir au monde, un ange pose son index sur ses lèvres et lui fait oublier tout ce qu'il sait. C'est ainsi que le sillonn qui va du nez à la bouche s'appelle l'empreinte du doigt de l'ange. Être alors, c'est avoir oublié puis lentement se ressouvenir. Dans sa solitude absolue, ce que la première personne nous rappelle tout le long de *Nutshell*, c'est au final le miracle, longtemps négligé, souvent oublié, de l'existence.

ANTHONY KARAM

Il avait affirmé, au cours des derniers mois, qu’il était «*prêt à mourir*». Le poète et chanteur canadien Leonard Cohen a quitté ce monde le 7 novembre dernier, dans sa ville natale de Montréal, à 82 ans.

Étrange Leonard Cohen. Une figure parfaitement complexe et atypique, que d’aucuns se bornent, par facilité, à étiqueter de manière restrictive sous le label «*chanteur/compositeur*» – ces objets difficilement identifiables que le monde de la musique désigne sous le nom de *singer/songwriters*, et dont la figure totémique, Bob Dylan, vient de recevoir le Prix Nobel de Littérature.

Il est vrai que sur un demi-siècle de carrière musical, Cohen a construit une œuvre particulièrement consistante et un univers unique, à mi-chemin entre le sacré et le profane – une «*liturgie*», selon le terme employé par Dylan pour désigner les travaux de son principal «*frère ennemi*».

Un verdict

Mais ce que Leonard Cohen a d’abord été, et ce qu’il est resté jusqu’au bout, c’est un poète et un écrivain. Avant de se lancer dans la chanson, il était déjà sans doute le plus grand poète canadien de sa génération, reconnu comme tel et bardé de prix littéraires. Mais l’humilité et l’éclectisme de l’artiste ont quelque peu contribué, au fil des années, à reléguer au second rang cette facette de sa personne, voire à l’éclipser au profit de cette «*voix en or*», à l’origine plaintive, puis de plus en plus profonde, grave, rugueuse comme du vieux cuir noir, et enfin rocailleuse et graveleuse sur ses derniers albums, bien ancrée dans la tradition du récitatif.

Pour Cohen, le titre de poète est en effet «*un verdict*» qui vous est attribué par des tiers, une sorte de reconnaissance ou de récompense méritée. Il se contentera, pour sa part, d’affirmer qu’il «*noircit des pages*», voire qu’il n’est que l’un de ces «*charlatans*», de ces «*faux-poètes*» qu’il vaut mieux ne pas lire...

Leonard Cohen, l'homme qui « noircissait des pages »

La damnation Lorca

Né en 1934 dans le quartier juif huppé de Montréal, Leonard Cohen avait subi très tôt la fascination de l’entourage religieux dans lequel il se trouvait. Cette éducation dans la tradition juive et dans la connaissance de la Kabbale jouera très certainement très tôt un rôle fondamental aussi bien dans le développement des talents musicaux que littéraires de l’enfant.

La première rencontre réelle avec l’univers de l’écriture se fera lors de la mort de son père Nathan, en 1944, alors que l’enfant n’a que neuf ans. Le jour des funérailles, dans une sorte de rituel de conjuration de cet événement incompréhensible, le jeune Cohen chaparde un nœud papillon de l’armoire paternelle, y fait une entaille, glisse un petit mot – son premier texte personnel – dans l’ouverture, et va enterrer l’objet profondément dans le jardin de la maison. En dépit d’excavations des années plus tard, il ne retrouvera jamais l’objet. Tel est la genèse de l’Évangile selon Leonard Cohen, le début de son hymne à la repentance, l’avant-propos de son manuel pour vivre avec la défaite et la brisure.

Le deuxième choc traumatique qui propulse définitivement Cohen dans l’univers de la poésie reste la découverte à l’âge de 15 ans de Federico Garcia Lorca. Les images sensuelles et mystérieuses du poète espagnol transportent le jeune homme vers un monde où il se sent chez lui. Avec Lorca, Cohen apprend que la poésie peut être en même temps pure et profonde. Grâce à lui, il étreint le cosmos. C’est un miracle. C’est un désastre. «*Cet homme a ruiné ma vie*», dira-t-il plus tard, lors de ses concerts.

Le meilleur de sa génération

À McGill, l’étudiant Leonard Cohen, qui suit notamment des études de littérature (pour compenser son notamment manque de pouvoir de séduction sur la gent féminine), découvre en effet en classe les plus grands auteurs, sous la tutelle d’un grand poète canadien, Louis Dudek. Mais l’influence de Lorca restera plus déterminante. «*Bien qu’ayant bien étudié les poètes anglais, je n’arrivais pas à trouver une voix.*» (...)



© Abaca

Lorca m’a donné la permission de trouver, de localiser cette voix», dira-t-il en 2011, en recevant le prestigieux Prix des Asturies.

Mis à part Louis Dudek, le poète en herbe fréquente rapidement tout le cercle littéraire qui s’est formé à Montréal durant les années 50, notamment F.R. Scott et Hugh McLennan. Mais c’est incontestablement Irving Layton – «*notre plus grand poète, notre champion*» – qui marquera le plus le jeune homme et avec lequel il formera un groupe de poésie à Côte-Saint-Luc, dans la banlieue de Montréal. De 22 ans son aîné, Layton, un personnage haut en couleur et une force de la nature, deviendra à la fois le mentor et le camarade de lettres du jeune poète, jusqu’à son décès, en 2006.

Let Us Compare Mythologies, le premier recueil de Leonard Cohen, paraît en 1956, alors qu’il n’a que 24 ans. Il remporte aussitôt le Prix McGill de Littérature et reçoit un accueil positif de la part des médias, qui fait immédiatement de Cohen l’élément le plus prometteur de sa génération d’écrivains. Rempli de «*chansons*» et de «*ballades*» – le spectre de Lorca rode dans le recueil –, l’ouvrage regorge déjà

des thématiques qui habiteront par la suite toute l’œuvre, chantée ou écrite, de l’auteur, le tout avec beaucoup d’humour, souvent grinçant.

En dilettante

En fait, Cohen préfigure déjà les années 60 et le grand mouvement de contre-culture en gestation. Il sonne même presque comme un membre de la Beat Generation. Mais si Cohen s’identifie aux beatniks, qu’il aura l’occasion de fréquenter, ces derniers le considèrent comme appartenant trop à la génération précédente, avec un style trop aseptisé à leur goût et des images trop empreintes de classicisme. Il restera donc en dilettante – et pas que cette fois : toute sa vie.

En 1961 paraît un autre recueil de poèmes, *The Spiced-Box of Earth*, qui, au Canada, est largement bien accueilli par la critique et par ses pairs, puis un roman, *The Favorite Game* (1963), largement autobiographique, sur sa jeunesse et sa recherche de la sexualité dans les milieux étriqués du Montréal des années 40, qui lui vaudra d’être comparé à James Joyce par Michaël Ondaatje et pour lequel il reçoit le Prix Littéraire du Québec en octobre 1964.



D.R.

produira, avec un succès en dents de scie, encore quatre recueils : *Parasites of Heaven* (1966) et *The Energy of Slaves* (1972), puis *Death of a Lady’s Man* (1978), et enfin, *Book of Mercy* (1985). Qui plus est, nombre de ses chansons seront des adaptations de ses poèmes, si bien qu’il n’arrivera jamais à se départir d’une labellisation de chanteur trop littéraire, dont la musique est uniquement au service des textes. Mais quel autre chanteur peut se prévaloir d’avoir adapté, avec autant d’originalité et de génie, des textes de Lorca, Rumi, Cavafy, ou Byron, opérant une fusion unique entre le monde des lettres et celui de la chanson ?

Alternant traversées du désert et retours flamboyants, Cohen, vidé et brisé, se retire durant la dernière décennie du XX^e pour devenir moine bouddhiste. Il ne sortira de cet exil qu’à l’orée du XXI^e, guéri de sa dépression, léger, serein, apaisé, pour publier un dernier recueil, proprement magnifique, *The Book of Longing* (2006). Mais aussi pour s’engager dans les années les plus prolifiques de sa carrière et les plus gratifiantes de sa vie (à 70 ans !) sur le plan musical. Sans pour autant jamais se considérer comme un bon auteur ou chanteur – plutôt comme un serviteur suant sang et eau pour matérialiser, dans un accouchement sans cesse lent et difficile, les images par des mots qui ne lui viennent que goutte après goutte...

Cette autodépréciation sera poussée jusqu’à l’extrême, voire jusqu’à l’effacement total, dans son ultime texte, récit d’une voix à la fois chaude sépulcrale, quelques semaines avant sa mort, et qui renferme, en quelques lignes, toute la grandeur, toute la mesure, tout le génie immortel de Leonard Cohen, et toute la vanité du monde : «*Écoute le colibri, dont les ailes sont invisibles/ Écoute le colibri, ne m’écoute pas/ Écoute le papillon, dont les jours ne dépassent pas trois/ Écoute le papillon, ne m’écoute pas/ Écoute l’esprit de Dieu, qui n’a pas besoin d’être/ Écoute l’esprit de Dieu, ne m’écoute pas.*»

MICHEL HAJJI-GEORGIUO

La guerre, l'amour et les baby-boomers

LE DERNIER DES NÔTRES d’Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Grasset, 2016, 490 p.

C’est une bluette, un roman photos sans photos, mais un ouvrage que l’Académie française a trouvé suffisamment méritoire pour lui attribuer son «*Grand prix du roman*». D’où une controverse qui nous a poussés à examiner de plus près cet objet de 490 pages adoubi par Grasset, et proposer à nos lecteurs ce verdict perplexe : non, *Le Dernier des nôtres* ne marquera probablement pas l’histoire de la littérature, mais il est presque impossible de le lâcher et ce n’est pas à tort que la critique parisienne l’a qualifié de «*page turner*».

New-Jersey et Manhattan, 1969-1978 ; Dresde et Alpes bavaroises, 1945-1948. Deux pays et deux époques servent, en alternance, de toile de fond au récit dont le narrateur tient le rôle titre. «*Le dernier des nôtres*», on peut le révéler sans ôter grand-chose au suspense, est bien Werner Zilch qui, au début de l’histoire, ne sait encore rien de ses origines. Adopté à l’âge de trois ans par une mère d’origine normande et un père américain de la classe moyenne rustique, il est doté d’un sens de la vie et de la survie digne d’un Jean-Baptiste

Grenouille (héros du *Parfum* de Patrick Süskind). Comme ce dernier d’ailleurs, il naît dans des conditions aussi insalubres que tragiques, avec un appétit féroce. Werner Zilch, que l’on rencontre en 1969, est un solide jeune homme de 24 ans, direct, rustre, solide et irrésistible. Entrepreneur en bâtiment dans un New York en plein boom économique, il est flanqué d’un associé de – très – bonne famille. Marcus Howard est aussi timide et réservé que Werner est extraverti jusqu’à l’effronterie. L’élément perturbateur arrive dès les premières pages sous la forme d’une blonde incendiaire, Rebecca Lynch, dans laquelle Werner reconnaît la femme de sa vie et pour laquelle il sera prêt à toutes les audaces. La rencontre de Werner avec la famille de cette héritière, par ailleurs artiste peintre et supposée inaccessible, est dramatique. C’est cette scène qui finit par éclairer l’histoire dans l’histoire, les multiples analepses et retours au bombardement de Dresde en 1945, ce Dresde où l’auteur développe un récit parallèle qui met en scène la petite équipe de scientifiques allemands chargés de développer les missiles V2 pour le compte de Hitler, qui espère à travers ce programme changer le cours de la guerre. Ces mêmes scientifiques seront exfiltrés par les Américains qui comptent exploiter leurs recherches pour



© Roberto Frankenberg

lancer le programme Apollo. L’un d’eux est le père biologique de Werner et peut-être celui de Rebecca. Au passage, la romancière met en lumière le personnage de Wernher Von Braun, directeur de ce programme et parrain du héros, qui mène à la NASA une vie confinée. Entre inceste et holocauste, *realpolitik* et flamboyance du New York des années 70, on tutoie Joan (Baez), Andy (Warhol), Jimi (Hendrix) et bien d’autres étoiles de cette bohème dorée. Donald Trump en personne, et tel qu’en lui-même, y fait une apparition remarquée.

Le talent d’Adélaïde de Clermont-Tonnerre, par ailleurs auteure de *Fourrure* (2010) et rédactrice en chef de *Point de Vue*, est sans conteste dans la manière dont elle tient le lecteur en haleine à coup de vraies et fausses fenêtres, syntaxe courte et efficace, documentation fournie, construction irréprochable, digne d’un scénario de film prêt à l’emploi. Et même s’il n’apporte aucune nourriture spirituelle, même si l’on n’en retiendra aucune citation, *Le Dernier des nôtres* offre un vrai plaisir de lecture, et prix de l’Académie ou pas, il serait dommage de s’en priver.

FIFI ABOU DIB

Romans

L'influence des morts ?

Après *La Nuit de feu*, Éric-Emmanuel Schmitt poursuit son exploration des mystères spirituels à travers un roman prenant et surprenant.

L'HOMME QUI VOYAIT À TRAVERS LES VISAGES d'Éric Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 2016, 420 p.

Le postulat de départ est assez simple. Certains *L*omrts seraient «*plus morts que d'autres*». Ceux qui disparaissent «*ont tout donné, ceux qui s'incrustent ont davantage promis que tenu*», n'ont pas été au bout de leur mission. Certains conserveraient leur taille normale, d'autres (ne mesurant pas plus qu'une trentaine de centimètres) flotteraient au-dessus de nos épaules. Ils seraient en mesure de veiller sur nous, de nous guider, de nous influencer, voire dans certains cas de nous manipuler. Nous ne serions même pas véritablement conscients de la présence de ces esprits bienveillants ou malfaisants. Augustin Trolliet, «*L'homme qui voyait à travers les visages*», a le don de voir les morts des autres.

Toutefois, contrairement à ce que cet axiome pourrait suggérer, l'auteur du «*cycle de l'invisible*»



© Roberto Frankenberg

ne nous livre pas une étude métaphysique mais bien un roman qui aborde un sujet d'une brûlante actualité : celui de la radicalisation d'un musulman modéré. Si l'attentat a lieu en Belgique, devant l'église de la place Charles II à Charleroi, il n'est pas sans rappeler les derniers attentats commis en France.

Augustin Trolliet a tout vu. Il a même vu, sur l'épaule du jeune terroriste, un vieil homme en djellabah noire (son père défunt) tenir des propos véhéments pour venir à bout des craintes et des hésitations de son fils devant la mort.

Indigent, vivant en marge de la société, suscitant aussi bien la méfiance de la police et du juge d'instruction que celle du frère du terroriste, Augustin devra choisir son camp.

Ce roman qui relate, par définition, une histoire fictive pose néanmoins de vraies questions : celle de la capacité de l'homme à donner le meilleur de lui-même lorsque tout le pousse vers le pire, celle du libre-arbitre, celle des

crimes commis par les hommes au nom de Dieu, celle de Ses colères dans la Bible, celle du récit de la Genèse (avec lequel Dieu se serait «*tiré une balle dans le pied*» puisqu'Il devait bien savoir que la théorie de l'évolution de l'espèce finirait par le remettre en question), celle de la nécessité de s'y reprendre à trois fois et d'instaurer trois religions monothéistes, celle de Son Livre préféré, celle de la responsabilité du Tout-Puissant dans les malheurs des hommes... et tant d'autres encore... des questions que l'on se pose d'ordinaire à soi-même mais qu'Augustin posera directement au Créateur, lequel lui apparaîtra sous la forme d'un *Grand Ciel*.

Outre une inédite *interview* de Dieu, ce livre est unique à plus d'un titre. Il est écrit à la première personne, non pas par Schmitt mais par Augustin. Schmitt n'est qu'un personnage qui intervient, sous sa véritable identité, dans son propre roman. Curieux mélange des genres : le narrateur (Augustin) est le personnage principal et l'auteur (Schmitt) n'est qu'un personnage secondaire.

Il n'en demeure pas moins que ce livre, par moments autobiographique, est sans doute l'un de ceux où Schmitt se dévoile le plus : nous révélant plusieurs aspects de sa personnalité, ses principaux traits de caractère, l'identité des morts qui l'entourent, la description de sa maison en

Belgique, ses habitudes quotidiennes parmi lesquelles la promenade avec ses chiens (dont le comportement est le fidèle reflet de celui de leur maître), ses horaires d'écriture, le drame dont il ne s'est jamais remis et la douleur qui a fait de lui un auteur si prolifique, la caractéristique commune à tous ses livres, «*Le secret de facture schmittien*».

L'histoire toute entière est traversée par une question récurrente : «*Qui écrit quand j'écris ?*» Une question que Dieu lui-même, interrogé sur Son œuvre littéraire, se pose aussi ; écrivain à Sa manière, Il a inspiré trois best-sellers.

Loin d'être linéaire, le récit de Schmitt nous offre plusieurs histoires dans l'histoire. Orphelin, abandonné dès la naissance, Augustin recherche en permanence son propre mort... recherche inlassablement ses parents dans chaque visage...

Ce roman où fiction et réalité sont intimement mêlées et où certains morts ressemblent à s'y méprendre aux vivants nous tient en haleine d'un bout à l'autre et ne livre la totalité de ses secrets qu'à la dernière ligne.

En plus du délicieux plaisir de leur lecture, ces pages laisseront une trace imperceptible dans la tête et dans le cœur de chacun : la secrète envie d'y croire... l'envie de croire que nous ne sommes pas seuls et qu'il existe autour de nous des esprits bienveillants et protecteurs.

LAMIA EL-SAAD